

Mémoires sur la vie et les œuvres de Molière (Les)

Auteur : La Serre, Jean-Louis-Ignace de (1662-1756)

Voir la transcription de cet item

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

84 Fichier(s)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, BNF, Réserve des livres rares RES M-YF-45 (1)
Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France, Réserve des livres rares
Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb129272490>

Informations sur le document

Genre Biographie
Éléments codicologiques 6 vol. : ill. ; in-4
Date 1734
Langue Français

Relations entre les documents

Collection Vie de Molière

Cet ouvrage a pour commentaire :
[Mémoires de Trévoux](#)

Collection Vie de Molière

[Vie de Molière \[Manuscrit fantôme\]](#) a pour reconfiguration cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (transcription et édition numérique)
- Hôte, Hélène (révision et validation scientifique)
- Macé, Laurence (validation et édition scientifique)

Auteur révision

- Hôte, Hélène (2022-05-20)
- Macé, Laurence (2022-04-13)

Citer cette page

La Serre, Jean-Louis-Ignace de (1662-1756), *Mémoires sur la vie et les œuvres de Molière (Les)* 1734

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 23/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/62>

Copier

Notice créée le 16/09/2019 Dernière modification le 23/05/2023

M^r GEOFFRIN

Libraire à Paris



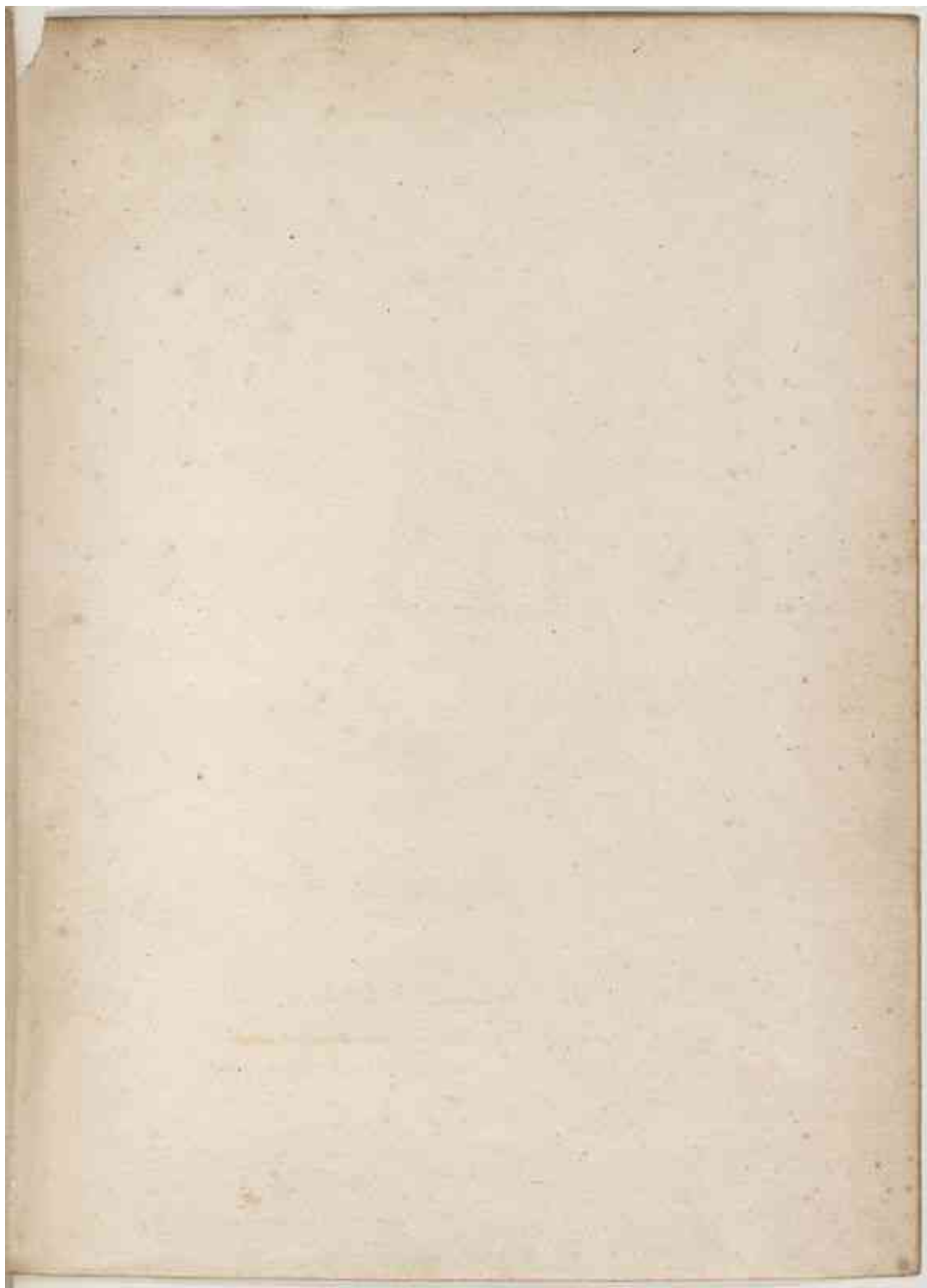


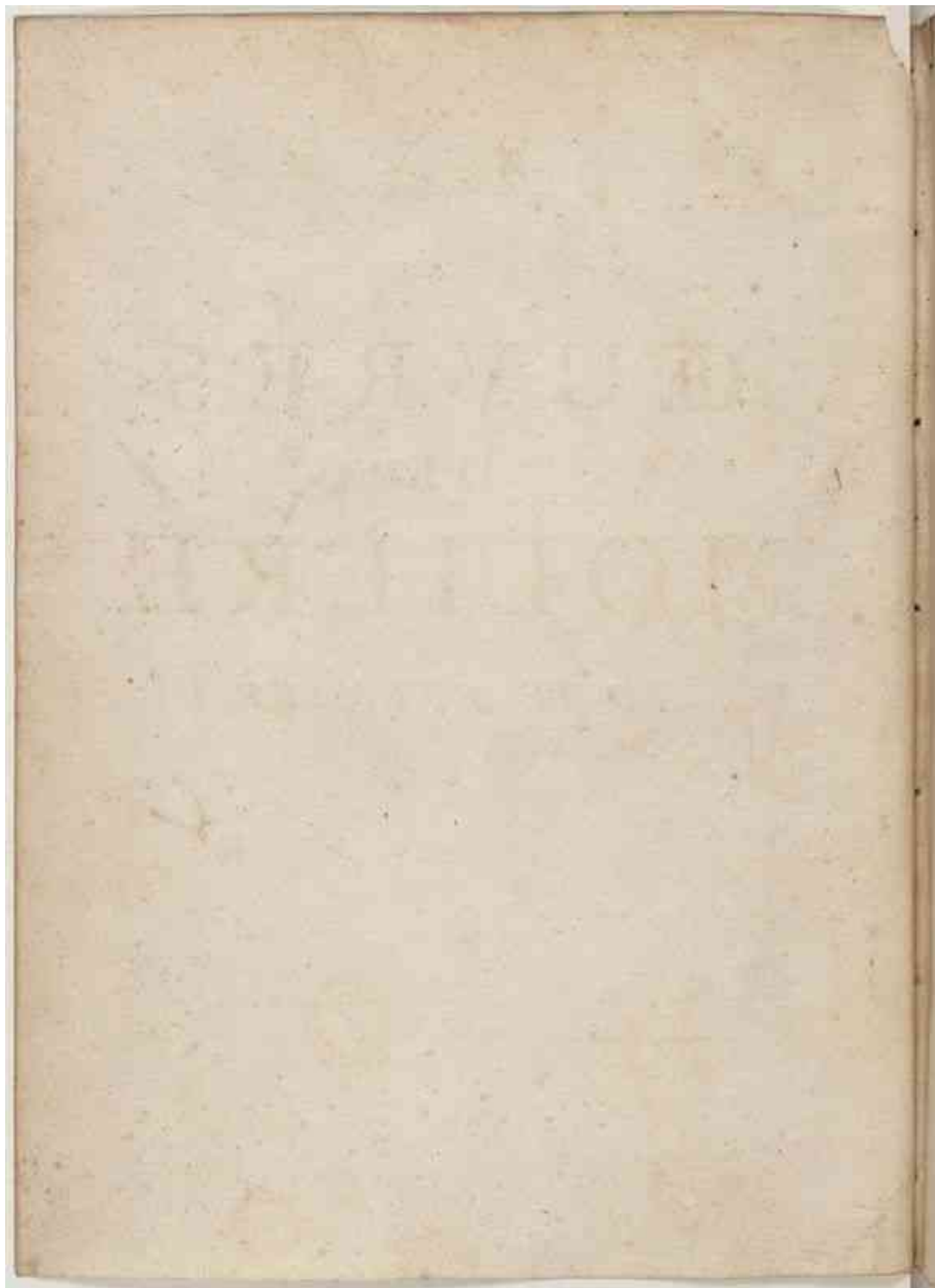


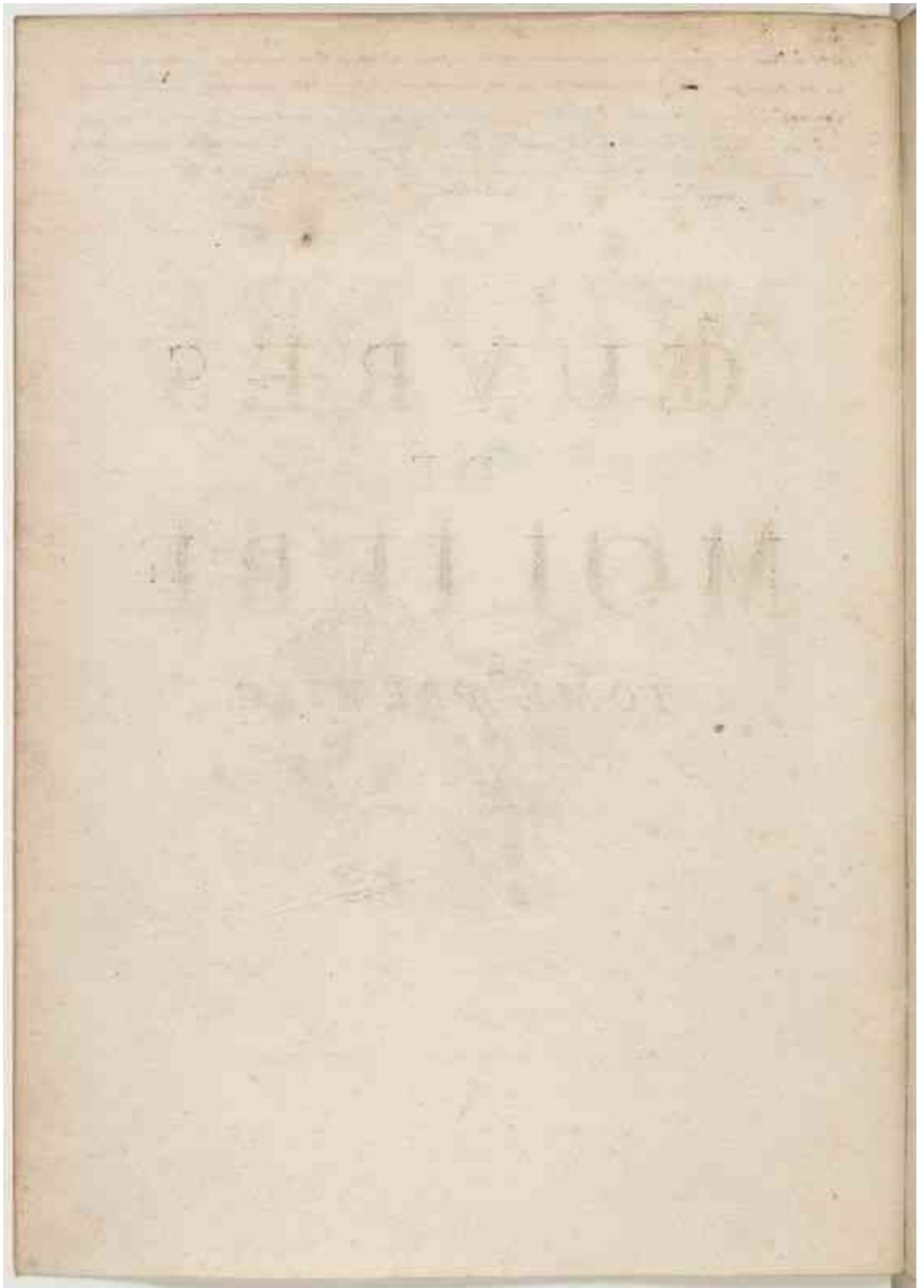
Amour, Honneur et Vaillance
 Étoit le cri des vieux tournois,
 Il les a servis tous les trois,
 Et ses vers chantaient sa devise.

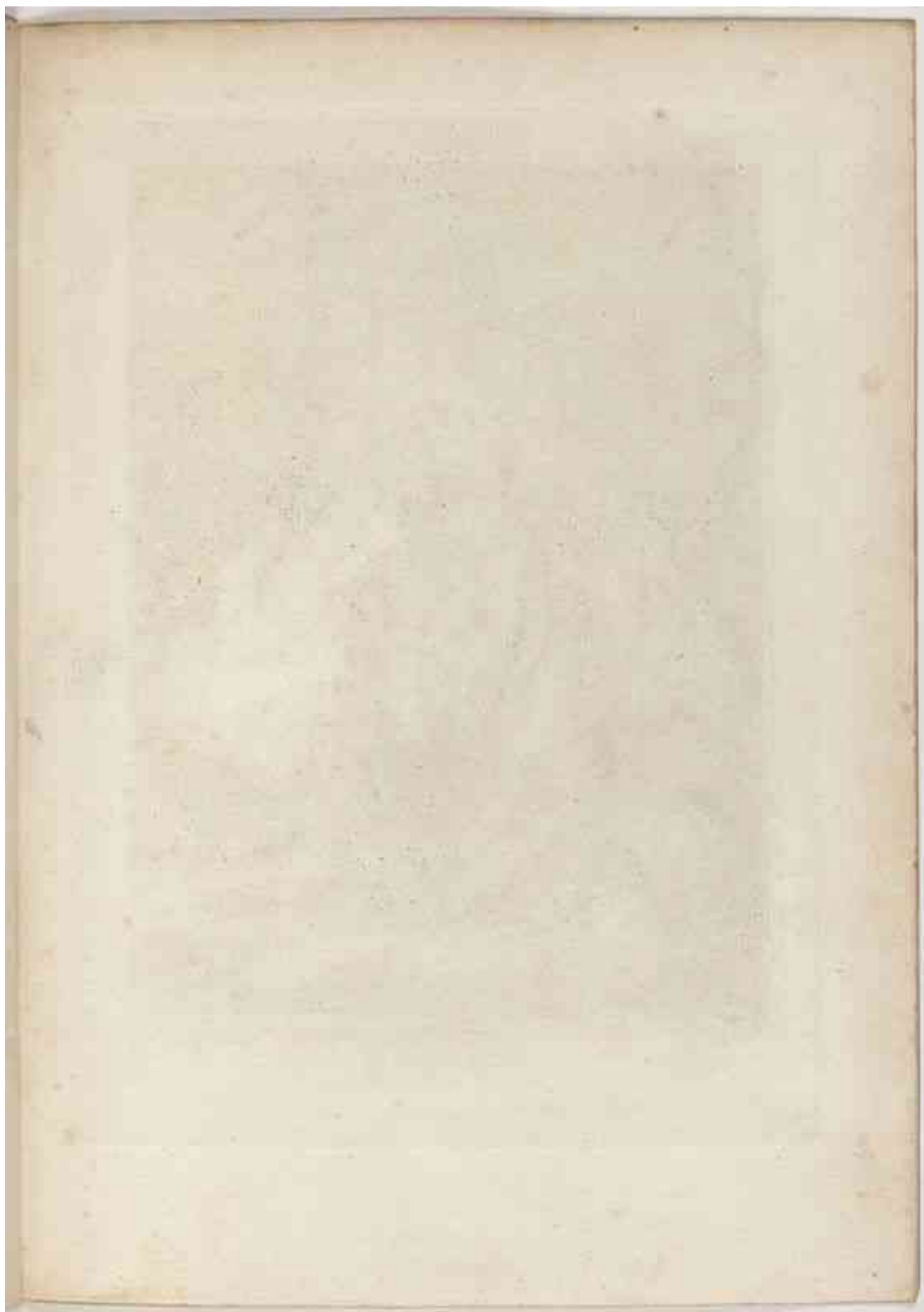
Gondolus d'Espineuse.

*Portrait du marquis d'Estampes, qui
 étoit devenu propriétaire de l'ouvrage
 de l'assemblée de Motiers par suite d'un achat
 par mad. Geoffroy.*











MOLIERE

Né à Paris en 1622. Mort à Paris le Vendredi 17 Fevrier 1673.

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

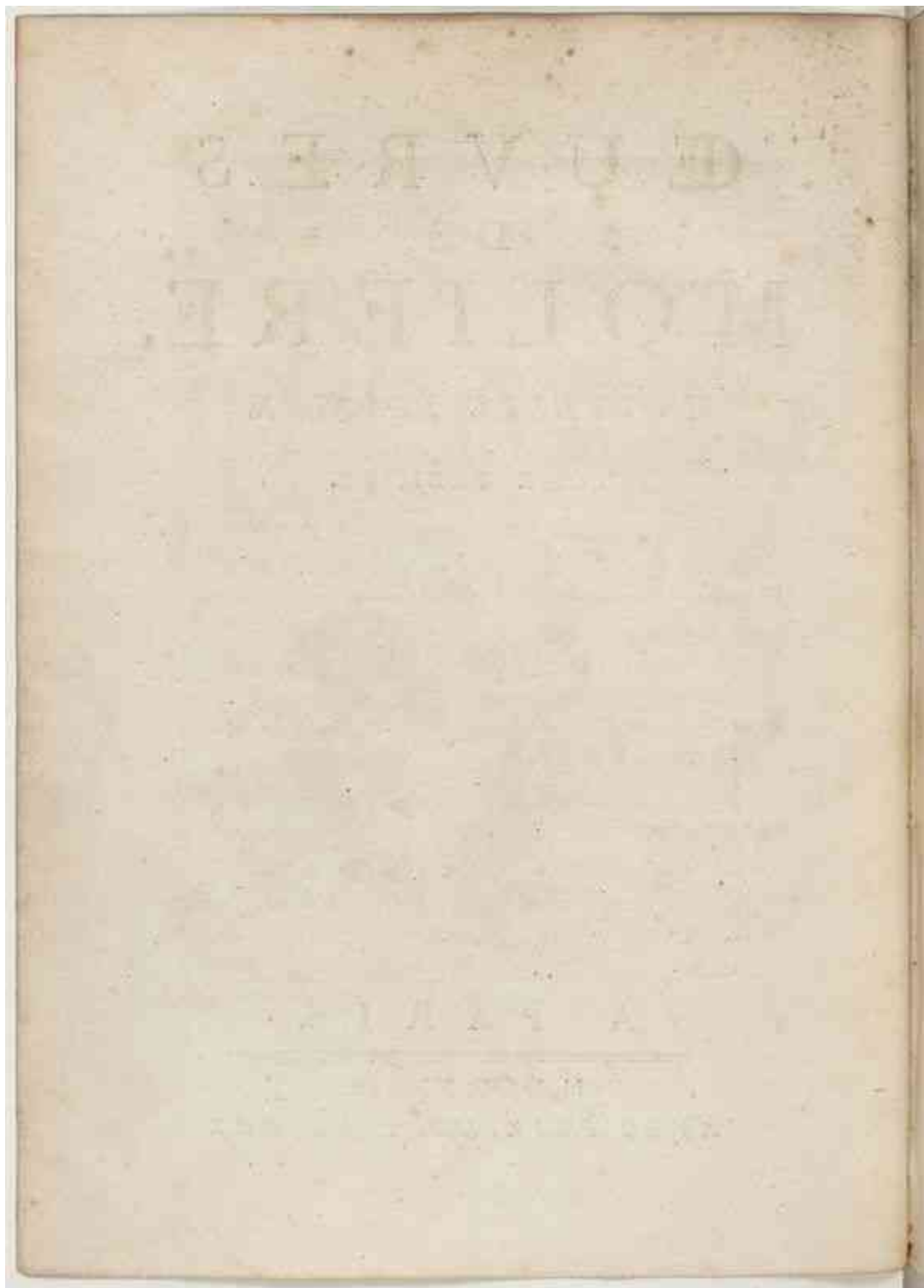


A PARIS.

M. DCC. XXXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY





PIECES CONTENUËS
dans ce premier tome.

AVERTISSEMENT.

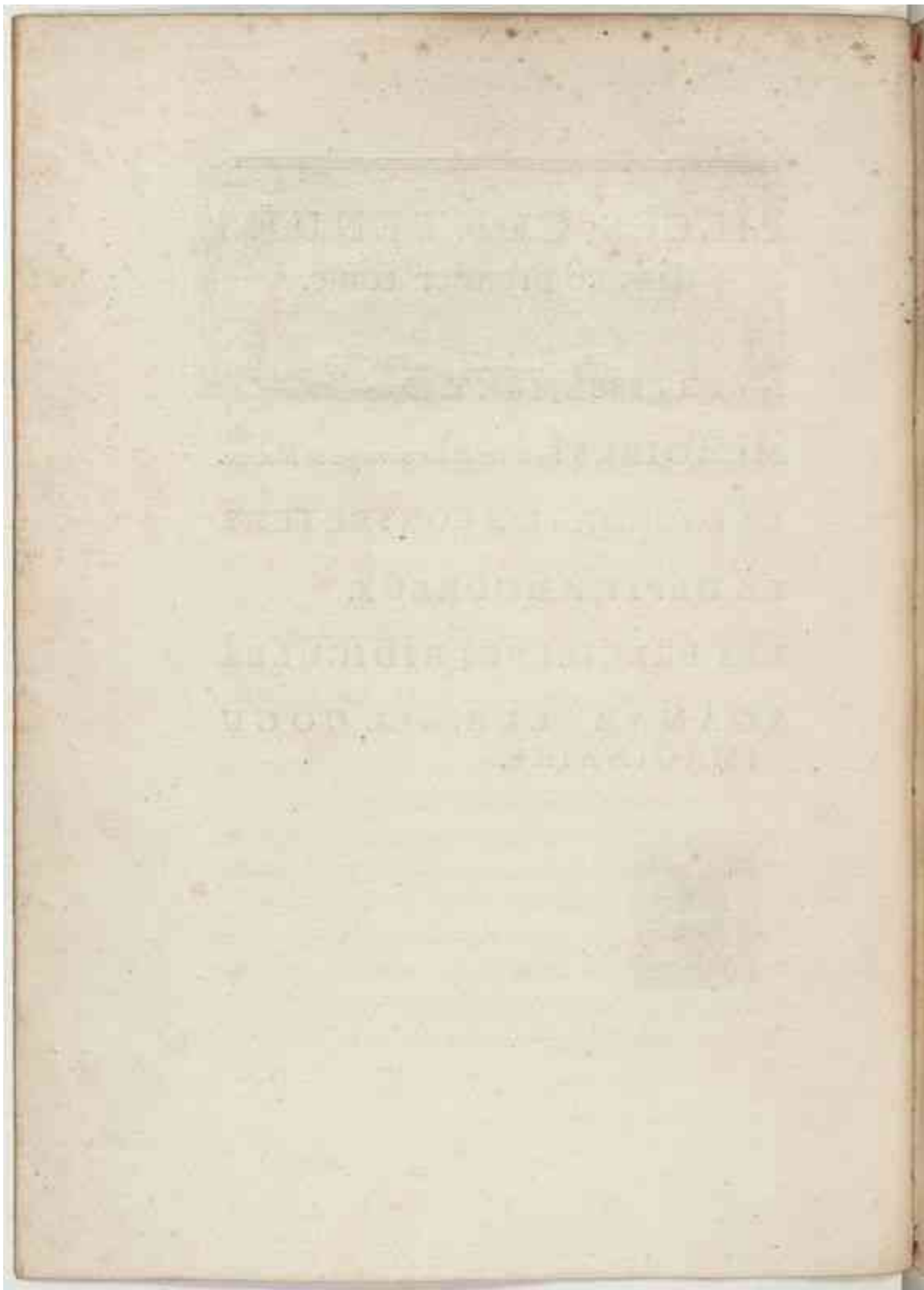
MÉMOIRES sur la vie & les ouvrages de Moliere.

L'ÉTOURDI, *ou* LES CONTRE-TEMS.

LE DÉPIT AMOUREUX.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE, *ou* LE COCU
IMAGINAIRE.



AVERTISSEMENT.

C'EST une espèce d'hommage qu'on rend aux hommes illustres dans la république des lettres, que d'imprimer leurs ouvrages avec magnificence. Entre les auteurs que la France a produits dans le dernier siècle, il en est peu qui méritent cette distinction à plus juste titre que Molière. Aussi les libraires de Paris n'ont-ils rien épargné pour embellir cette édition de tous les ornemens dont elle a pû être susceptible. *

Indépendamment du choix des caractères & du papier, chaque comédie est précédée d'une estampe qui en représente l'action principale, ou du moins une de celles qui y ont le plus de rapport. Les prologues de la *princesse d'Elide*, d'*Amphitrion*, & de *Psiché* en ont aussi une particulière. Chaque commencement d'acte est orné d'une vignette, & d'une lettre grise. On a mis des culs de lampe à chaque fin d'acte, quand la place l'a permis, ainsi qu'à la fin des préfaces, & en d'autres endroits. Il seroit peut-être à désirer que chacune des vignettes, lettres grises, &c. eût pû avoir un rapport

* Les sieurs Oppenor, Boucher, & Blondel ont donné les desseins, & les sieurs Cars & Joullain les ont gravés.

plus immédiat aux endroits où elles sont placées ; mais cette exactitude est impraticable dans un recueil de comédies. Quoi qu'elles soient toutes différentes les unes des autres par leurs situations, & par leur but particulier, elles ont pourtant entre elles un caractère d'uniformité par leur objet principal qui est de corriger les hommes. Les vices & les ridicules sont, à la vérité, un fonds inépuisable de critique ; mais c'est moins par leur nombre, que par les différentes faces sous lesquelles on peut les présenter. La jalousie de Sganarelle *cocu imaginaire*, ne produit pas les mêmes effets que celle de Sganarelle tuteur d'Isabelle dans *l'école des maris*, cependant l'une & l'autre tombent dans le caractère général du jaloux. Il a donc fallu se contenter de choisir des ornemens convenables au genre comique, ou du moins qui n'y fussent point étrangers.

Ce n'étoit pas assez pour la gloire de Molière, qu'on songeât à orner l'édition de ses ouvrages, il falloit encore la rendre exacte. L'édition de 1730, en huit volumes *in-12*, est annoncée dans l'avertissement qui la précède comme la plus parfaite de celles qui avoient paru jusqu'alors, on s'en est servi ; mais avec les précautions nécessaires pour ne point laisser les fautes qui auroient pû s'y glisser.

Un seul exemple suffira pour prouver qu'elle n'est pas aussi exacte qu'on veut le persuader dans l'a-

AVERTISSEMENT. iiij

vertissement. La princesse d'Elide ouvre le second acte de la comédie qui porte ce titre ; elle est dans une forêt, & dit à ses deux parentes qui sont avec elle,

Oui, j'aime à demeurer dans ces aimables lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux ;
Et de tous nos plaisirs la sçavante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature.

Il est aisé de sentir qu'il faut lire *palais*, au lieu de *plaisirs*. Une faute si grossière ne se trouve que dans l'édition de 1730.

Il s'y en trouve beaucoup d'autres qui lui sont communes avec l'édition de 1682, sur laquelle elle a été faite.

Pour rendre celle-ci plus exacte, on a consulté les comédies imprimées du vivant de l'auteur. De pareilles éditions doivent, en quelque sorte, tenir lieu des manuscrits qui manquent. Aussi les a-t-on comparées soigneusement avec celles de 1682, & de 1730 ; & cette attention a donné lieu de réformer plusieurs altérations qui s'étoient glissées dans le texte, & dont nous ne ferons qu'indiquer un petit nombre. *

* L'éditeur, pour sa justification sur la différence qu'on pourra trouver, tant dans les vers que dans la prose de Molière, entre cette édition, & celles qui l'ont précédée, a remis à la bibliothèque du Roi sept volumes in-12, contenant les vingt-trois comédies qui ont été imprimées du vivant de l'auteur.

Dans le troisiéme acte de *l'avare*, par exemple, Harpagon demande ce qu'il faudra pour un souper qu'il veut donner à sa maîtresse ; voici ce qu'on fait répondre à maître Jacques.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages *bien garnis*, & cinq assiettes *d'entrées*. Potages, *bisque*, potage de perdrix aux choux verts, potage de santé, potage de canards aux navets. Entrées, *fricassée de poulets*, *tourte de pigeonnaux*, ris de veau, boudin blanc, & morilles.

HARPAGON.

Que diable ! Voilà pour traiter toute une ville.

M. JACQUES.

Rôt, dans un grandissime bassin en pyramide. Une grande longe de veau de rivière, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de volière, douze poulets de grain, six lapereaux de garrenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans. *

HARPAGON.

Ah ! Traître, tu manges tout mon bien.

Peut-on croire qu'Harpagon entende tranquillement le détail de tout ce que maître Jacques veut servir ? Moliere fait parler & agir l'avare d'une ma-

* Tout ce qui est en caractère italique, a été ajouté, & n'est point dans la première édition de 1669, à laquelle on s'est conformé.

A V E R T I S S E M E N T.

v

nière plus conforme à son caractère. Harpagon interrompt maître Jacques dès qu'il parle d'*entrées*, & au seul mot de *rôt*, il veut plutôt l'étrangler que l'écouter.

Des personnes d'esprit & de goût ont paru fâchées de ce retranchement, sur le prétexte que ce détail aura pû être ajouté par Moliere depuis la premiere impression de son ouvrage, pour donner plus de jeu à ses acteurs, & pour rendre la scène plus vive & plus comique. Cette conjecture, qui n'est nullement prouvée, ne nous a pas permis de nous écarter de l'obligation où est tout éditeur de rétablir le texte d'un auteur, tel qu'il a été donné au public par lui-même. Peut-être pourrions-nous ajouter qu'Harpagon, qui ne peut être qu'impatienté par le discours de maître Jacques, doit naturellement imposer silence à son valet; & si quelquefois les auteurs ont fait céder la vraisemblance d'un caractère à la tentation de faire rire les spectateurs par un jeu souvent outré, avouons que, dans les pièces sérieuses, Moliere avoit, moins qu'un autre, besoin de ce secours.

Dans la quatrième scène du cinquième acte de *Tartuffe*, Damis doit dire

Cette audace est étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

vj *AVERTISSEMENT.*

au lieu de ces vers qu'on y avoit substitués mal-à-propos.

Cette audace est trop forte,

J'ai peine à me tenir, il vaut mieux que je sorte.

Les comédiens avoient fait ce changement, parce que souvent ils étoient dans la nécessité de faire jouer deux personnages à un même acteur, & qu'en faisant ainsi sortir Damis du théâtre, il pouvoit, en changeant d'habit, faire le rôle de l'exempt qui vient avec Tartuffe à la fin de l'acte. Cette raison de convenance pour les comédiens, peut-elle autoriser à changer le texte d'un auteur? L'éditeur, du moins, ne devoit pas mettre au nombre des acteurs dans l'avant dernière scène le même Damis qui est censé sorti du théâtre, ni lui faire dire, en parlant de Tartuffe, ce vers que les comédiens font dire par Dorine,

Comme du Ciel l'infame impudemment se joue!

On a aussi rétabli une bonne partie de la sixième scène du premier acte des *fourberies de Scapin*, qui avoit été supprimée.

L'addition dans *l'avare*, le changement dans *Tartuffe*, & l'omission dans *Scapin*, se trouvent dans l'édition de 1682, & dans toutes celles qui

A V E R T I S S E M E N T. vij

ont été faites depuis. Si on défigure ainsi un auteur qui n'étoit mort que depuis neuf ans, que devons-nous penser de la fidélité avec laquelle les ouvrages des grecs & des latins nous ont été transmis.

Il est vrai que nous n'avons pas eu la ressource des premières éditions, pour toutes les pièces qui composent ce recueil. Moliere n'en a fait imprimer que vingt-trois ; les autres, sçavoir, *Dom Garcie de Navarre*, *l'impromptu de Versailles*, *le festin de Pierre*, *Mélicerte*, *les amans magnifiques*, *la comtesse d'Escarbagnas*, & *le malade imaginaire*, ne parurent qu'en 1682. Denis Thierry en obtint le privilège le 26 août de cette année, sous le nom d'œuvres posthumes. On trouve pourtant dans le registre de la chambre syndicale des libraires de Paris, la date de deux privilèges accordés à Moliere, l'un du 31 may 1660 pour l'impression de *Dom Garcie*, & l'autre du 11 mars 1665 pour celle du *festin de Pierre*. Ni l'un ni l'autre de ces privilèges n'ont eu lieu ; du moins on n'a pû découvrir que ces comédies eussent été imprimées avant 1682.

Il faut encore convenir que si les premières éditions ont servi à rétablir le vrai texte de l'auteur, on ne s'est pas tellement assujetti à ces éditions, qu'on n'ait pris quelquefois la liberté de changer, d'augmenter, & de diminuer, sans croire

mériter aucuns reproches, puisque ç'a été sans toucher au texte, & seulement dans les choses qui ne sont que relatives aux comédies, comme on va le faire voir.

Les pièces qui sont avec des ballets, ou des intermèdes, ont paru devoir être mises dans un meilleur ordre qu'elles n'étoient. * On a ajouté aux noms des acteurs de la comédie, ceux des autres personnages, au lieu de les laisser au commencement de chaque divertissement ; &, par là, tous les personnages de chaque pièce sont rassemblés sous un même point de vûë. On a aussi distribué en scènes tous les prologues, & tous les intermèdes, suivant les règles établies par rapport à tout ouvrage dramatique ; & on a débrouillé, par ce moyen, ce qui ne pouvoit être que très-confus sans ce nouvel arrangement. Enfin on a changé, & même retranché plusieurs explications diffuses & inutiles, dont quelques-unes ne faisoient que rendre en prose ce qui étoit exprimé par les vers qui suivoient. Quelques-unes de ces comédies étoient composées pour servir de liaison à des spectacles, & à des fêtes magnifiques que Louis XIV encore jeune donnoit à sa cour ; on en imprimoit les ballets & les intermèdes séparément, avec les noms de ceux

* Consultez sur tout, à ce sujet, l'avertissement qui précède la princesse d'Elide.

qui

AVERTISSEMENT. ix

qui y étoient employés pour le chant, & pour la danse. On y joignoit quelquefois un argument de la comédie, acte par acte, ou scène par scène, pour donner une idée de l'action, & pour montrer la liaison qu'il pouvoit y avoir entre cette action, & les intermèdes qui y étoient joints. Ces explications & ces argumens sont devenus totalement inutiles quand on a imprimé ces pièces en leur entier; & les éditeurs y ont inséré mal-à-propos ce qui ne seroit qu'à suppléer au texte qui manquoit alors.

Il falloit encore porter son attention plus loin; & ceci regarde en général toutes les comédies contenues dans ce recueil.

L'objet principal, dans l'impression des pièces de théâtre, doit être de mettre sous les yeux du lecteur tout ce qui se passe dans la représentation. Un regard, un geste d'un acteur, rend quelquefois sensible, ce que l'auteur n'a peut-être qu'imparfaitement exprimé dans son dialogue. On a donc crû devoir distinguer jusqu'aux moindres mouvemens, & développer avec soin tout ce qui pouvoit contribuer à rendre plus parfaite l'imitation que la comédie se propose; car comment reconnoître cette imitation, si toutes les actions ne sont pas fidèlement indiquées, puisqu'elle dépend du concours de toutes ces actions. On a suivi, dans cette

Tome I

b

vûë, les représentations des pièces de Molière qui se jouent actuellement sur notre théâtre ; on a encore consulté les comédiens sur ce qui auroit pû échaper.

Si ce travail est inutile pour ceux qui fréquentent les spectacles, il ne l'est pas pour les étrangers, ni pour ceux qui se contentent de lire ces sortes d'ouvrages ; il pourra même être utile pour les siècles à venir. Il seroit à souhaiter que les comédies de Plaute, & de Térence nous eussent été transmises avec le même soin : il y auroit, sans doute, moins d'obscurité en beaucoup d'endroits ; & nous y découvririons des beautés que nous ne connoissons pas. *

Par le même principe, on a marqué avec précaution & exactitude, l'instant où les acteurs entrent sur le théâtre, & celui où ils en sortent : le nombre des scènes a été considérablement augmenté dans plusieurs comédies ; disons mieux, on n'en a point augmenté le nombre, on n'a fait que distinguer celles qui y étoient.

Peut-être dira-t-on qu'il y a de la témérité à vouloir, en cela, mieux faire que Molière lui-même n'a fait. On pourroit, par la même raison, désapprouver aussi les indications qui ont été ajoutées, puisque l'auteur les avoit omises dans les édi-

* Ces réflexions sont autorisées par celles du grand Corneille dans son troisième discours sur la tragédie.

A V E R T I S S E M E N T. xj

tions qui ont été faites , pour ainsi dire , sous ses yeux. Il ne seroit pas difficile de prouver , par ces éditions même , que Moliere ne se donnoit pas le soin de les revoir ; mais ce détail mèneroit trop loin ; contentons-nous de dire que le tems que demandoit la composition de ses pièces , le soin de former , & de soutenir une troupe dont il étoit l'ame & le chef , la nécessité où il étoit de jouer la comédie , les fréquens voyages à Versailles , à saint Germain , & en d'autres endroits où sa troupe avoit l'honneur de contribuer aux divertissemens de la cour , mille autres occupations inséparables de son état , ne pouvoient guères lui laisser le loisir de veiller à l'impression de ses ouvrages. On a donc fait ce qu'il auroit fait probablement lui-même , s'il en eût donné une édition revûë & corrigée. Il semble l'annoncer dans la préface de *l'école des femmes* , il devoit y joindre des examens , à l'exemple du grand Corneille ; une mort prématurée nous en a privés. Quelle source de regrets pour nous ! Quelle poétique , en effet , peut être plus instructive , que celle qui joint l'exemple aux préceptes ; & qui , en établissant la règle qu'il faut suivre , en fait en même tems l'application ! Il n'a point assez vécu pour notre plaisir , & pour notre instruction ; il avoit assez vécu pour sa gloire.

Si l'on ne trouve pas dans cette édition la vie de
b ij

Moliere * qui parut en 1705, non plus que la critique qui en fut faite dans le tems, & la réponse à cette critique, on y a suppléé par des *mémoires sur sa vie & sur ses ouvrages*. L'auteur de ces mémoires, sans rien omettre des faits les plus constants concernant la vie privée de Moliere, n'a point adopté ceux qui lui ont paru peu sûrs, peu importants, ou même étrangers au sujet. Il ne s'est pas borné seulement à nous peindre le comédien, & le chef de troupe ; il a crû que son ouvrage feroit encore plus intéressant, si quelques courtes réflexions, tant historiques que critiques, mettoient les lecteurs en état de connoître, dans chacune des comédies de Moliere, le mérite particulier qui les distingue, & dans celui qui les a composées, le restaurateur de la comédie françoise.

On a aussi supprimé la *lettre écrite à une personne de qualité, sur le sujet du Misanthrope*, par le sieur de Vifé ; le *jugement sur l'Amphitrion*, extrait du dictionnaire historique & critique de m. Bayle ; l'*ombre de Moliere, comédie en un acte en prose*, par le sieur Brécourt ; les *extraits de divers auteurs, contenant plusieurs particularités de la vie de m. ** de Moliere, & des jugemens sur quel-*

* Composé par Jean-Leonor le Gallois, sieur de Grimarest, & imprimée in-12, à Paris, par Jacques le Febvre en 1705.

** C'est mal-à-propos qu'on a écrit de Moliere, puisque lui-même dans l'impromptu de Versailles, appelle sa femme mademoiselle Moliere.

A V E R T I S S E M E N T. xiiij

ques-unes de ses pièces, non plus que le recueil des épigrammes, épitaphes, ou autres pièces en vers, tant latines que françoises, faites par divers auteurs sur m. de Moliere, & sur sa mort. Qui voudroit recueillir toutes les critiques ou apologies, tant en vers qu'en prose, & même en forme de comédie, faites pour & contre lui, & y joindre tout ce qui a été dit à son sujet par différens écrivains, auroit de quoi remplir plus d'un volume in-4°. Mais ce sont les œuvres de Moliere qu'on donne au public, & non des œuvres diverses concernant Moliere.

Ce feroit ici le lieu de rendre compte des additions qui caractérisent cette édition; mais, pour ne point répéter les mêmes choses, on prie les lecteurs de consulter les avertissemens imprimés à la suite du *mariage forcé*, de *Mélicerte*, de *George Dandin*, & de *la comtesse d'Escarbagnas*. Presque toutes ces additions sont partie des œuvres de Moliere, & d'ailleurs elles sont d'un genre qu'il a en quelque sorte créé, puisqu'il a imaginé le premier de lier le chant & la danse à un sujet, & de ne faire qu'une seule chose du ballet, & de la comédie. C'est, dit-il dans la préface des *fâcheux*, un mélange qui est nouveau pour nos théâtres, dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité; & comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses qui pourroient être méditées

avec plus de loisir. Il faut convenir que les ballets inférés dans les pièces de Moliere, se ressentent quelquefois de la précipitation avec laquelle il étoit obligé de les composer, pour obéir aux ordres du Roi ; mais on ne peut du moins lui disputer la gloire d'avoir enrichi le théâtre françois d'un genre de comédie, qui depuis y a été souvent employé avec succès.

Quelques personnes souhaitoient qu'on suivît l'ortographe qui étoit en usage du tems de Moliere ; comme elle a varié, même de son vivant, on n'a pû s'y assujettir entièrement : on n'a point aussi adopté la nouvelle. A l'égard de l'uniformité dans la manière d'écrire les mêmes mots, on la crût indispensable.

Les comédies sont à présent rangées suivant le tems qu'elles ont été représentées pour la première fois sur les théâtres du petit Bourbon, & du palais royal, relativement à la table générale qui est à la suite des *mémoires* ; il y en a plusieurs, à la fin desquelles on trouvera les noms des comédiens qui y récitoient, & même des personnes qui y ont chanté & dansé ; mais on n'a mis que ceux dont on a pû être sûr. De simples traditions, en pareil cas, sont trop incertaines, & l'on ne doit pas s'y fier. La seule comédie de *la princesse d'Elide*, avoit cet avantage dans les éditions précédentes ; on a

AVERTISSEMENT.

xv

eu recours, pour les autres, aux imprimés *in-4°*, qui se distribuoient à la cour dans le tems des premières représentations. Comme Louis XIV, lui-même, ne dédaignoit pas d'y danser, & que les princes, les princesses, & les seigneurs de sa cour, à son exemple, s'en faisoient un amusement, on a crû que, du moins par ce côté, ce détail pourroit exciter la curiosité du public, & lui paroître intéressant.

MEMOIRES

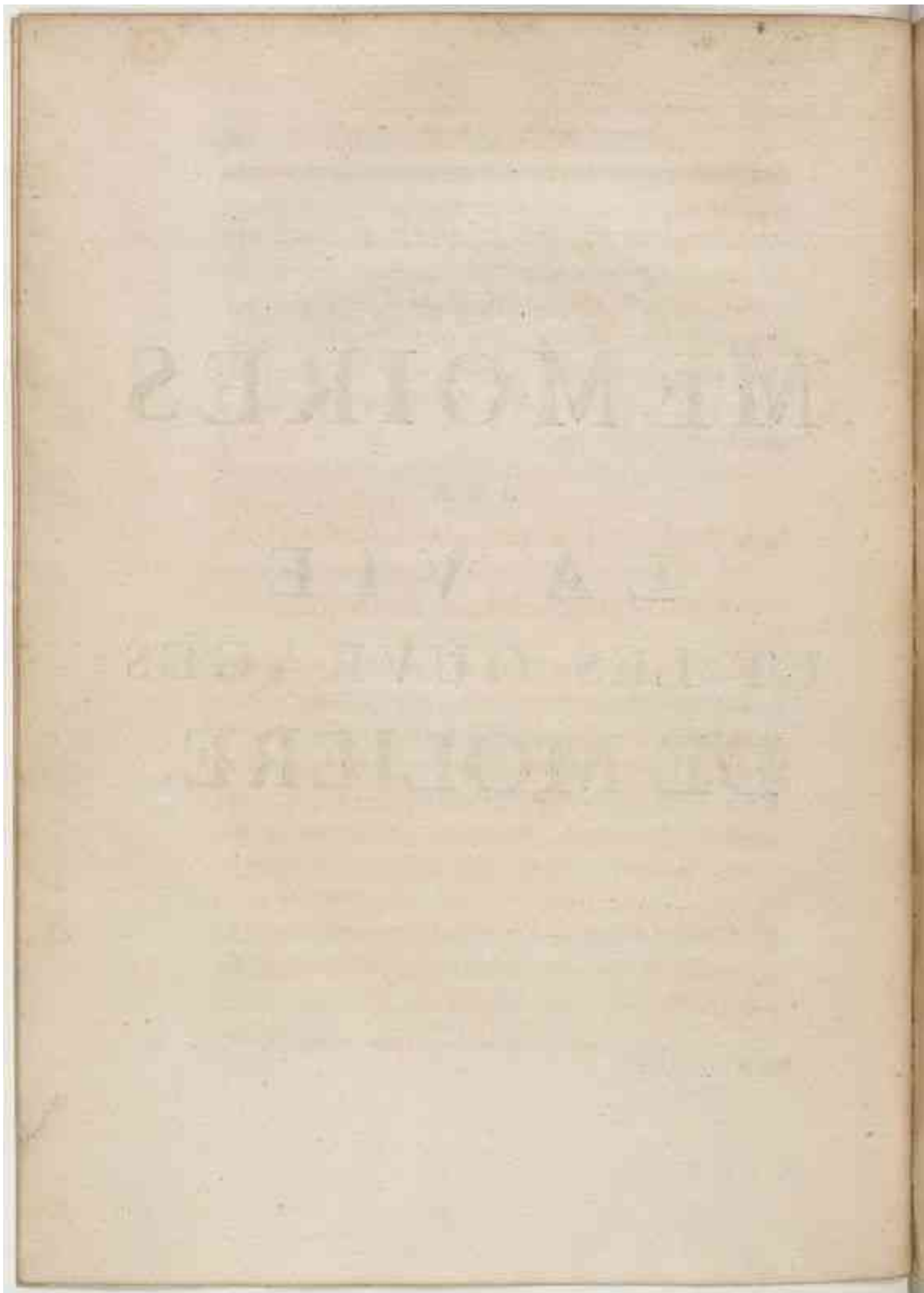
MEMOIRES

SUR

LA VIE

ET LES OUVRAGES

DE MOLIERE.





MEMOIRES

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE MOLIERE.



JEAN-BAPTISTE POCCUQUIN, si célèbre sous le nom de MOLIERE, naquit à Paris en 1620. Il étoit fils & petit-fils de valets de chambre-tapissiers du Roi; sa mere, fille aussi de tapissiers, (a) s'appelloit N... Boutet.

Il passa quatorze années dans la maison (b) paternelle, où l'on ne songea qu'à lui donner une éducation conforme à son état. Sa famille qui le destinoit à la charge de son pere, en obtint pour lui la survivance; mais la complaisance qu'avoit eue son grand-pere, de le mener souvent à l'hôtel de Bourgogne, ayant déjà commencé à développer en lui

(a) Ces deux familles étoient établies sous les piliers des halles.

(b) On prétend que la maison où naquit Moliere, est la troisième en entrant par la rue Saint-Henri.

xviii MEMOIRES SUR LA VIE

le goût naturel qu'il avoit pour les spectacles, il conçut un dessein fort opposé aux vûes de ses parens ; il demanda instamment, & on lui accorda avec peine, la permission d'aller faire ses études au collège de Clermont.

Il remplit cette carrière dans l'espace de cinq ans, pendant lesquels il contracta une étroite liaison avec Chapelle, Bernier, & Cyrano. Chapelle, aux études de qui l'on avoit associé Bernier, avoit pour précepteur le célèbre Gassendi, qui voulut bien admettre Pocquelin à ses leçons, comme dans la suite il y admit Cyrano.

Les belles lettres avoient orné l'esprit du jeune Pocquelin; les préceptes du philosophe lui apprirent à raisonner. C'est dans ses leçons qu'il puisa ces principes de justice qui lui ont servi de guides dans la plupart de ses ouvrages.

Le voyage de Louis XIII à Narbonne en 1641, interrompit des occupations d'autant plus agréables pour lui, qu'elles étoient de son choix. Son pere, devenu infirme, ne pouvant suivre la cour, il y alla remplir les fonctions de sa charge, qu'il a depuis exercées jusqu'à sa mort ; mais, à son retour à Paris, cette passion pour le théâtre, qui l'avoit porté à faire ses études, se réveilla plus vivement que jamais. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait étudié en droit, & qu'il ait été reçu (c) avocat, il céda bientôt à son étoile,

(c) Voici ce qu'en dit Gaimarell, vie de Molière, page 312. Paris in-12. 1709. On s'imaginera peut-être que je n'aye point fait M. de Molière avocat, mais ce fait est avoué absolument de centes par des personnes qui se devoient supposer en faveur de moi la vérité que le public Cependant sa famille m'a si fortement effrayé du contraire, que je me suis obligé de dire que Molière fit son droit avec un de ses camarades d'école ; que dans le temps qu'il se fit recevoir avocat, ce camarade se fit comédien ; que l'un & l'autre eurent du succès, chacun dans sa profession ; & qu'enfin, lors qu'il put s'arracher à Molière de quitter le barreau pour mener ses le théâtre, son camarade, de comédien, se fit avocat.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xix
qui le destinoit à être parmi nous le restaurateur de la comédie.

Le goût pour les spectacles étoit presque général en France, depuis que le cardinal de Richelieu avoit accordé une protection distinguée aux poètes dramatiques. Plusieurs sociétés particulières se faisoient un divertissement domestique de jouer la comédie. Poquelin entra dans une de ces sociétés, qui fut connue sous le nom de *l'illustre théâtre*. (d) Ce fut alors qu'il changea de nom pour prendre celui de Moliere. Peut-être crut-il devoir cet égard à ses parens, qui ne pouvoient que désapprouver la profession qu'il embrassoit ; peut-être aussi ne fit-il que suivre l'exemple des premiers acteurs (e) de l'hôtel de Bourgogne, qui avoient au théâtre des noms particuliers, tant pour les rôles sérieux, que pour les rôles de bas comique.

On le perd ici de vue pendant quelques années ; cet intervalle fut le tems des guerres civiles qui agitèrent Paris & tout le royaume, depuis 1648 jusqu'en 1652. Moliere l'employa vraisemblablement à composer ses premiers ouvrages. La Béjart, comédienne de campagne, attendoit ainsi que lui, pour exercer son talent, un tems plus favorable ; il lui rendit des soins, & bientôt, liés par les mêmes

(d) Elle parut d'abord sur les buffes de Nello, & ensuite au quartier saint Paul. Ces nouveaux comédiens, qui jusqu'à-là avoient joué pour leur plaisir, flattés par quelque succès, voulurent tirer de l'argent de leurs représentations, & s'établirent dans le jeu de paume de la croix blanche au faubourg saint Germain ; mais leur projet ne réussit pas. *Artaxerxes*, tragédie de Magon, imprimée pour la première fois le 30 juillet 1645, fut représentée par *l'illustre théâtre*.

(e) Hen, le Grand s'appelloit Belleville comme comédien, & Tarpelin comme farceur. Hugues Guarin étoit connu dans les pièces sérieuses sous le nom de Fléchier, & dans la farce sous celui de Gamus Garguille. C'est ainsi que Robert Guarin prit le nom de la Fleur, & de Gros Guillaume.

xx MEMOIRES SUR LA VIE

sentimens , leurs intérêts furent communs. Ils formèrent de concert une troupe , & partirent pour Lyon en 1653.

On y représenta *l'étourdi*, pièce en cinq actes, qui enleva presque tous les spectateurs au théâtre d'une autre troupe de comédiens établis dans cette ville. Quelques-uns d'entre eux prirent parti avec Moliere & le suivirent en Languedoc, où il offrit ses services à monsieur le prince de Conti, qui tenoit à Béziers les états de la province. Armand de Bourbon le reçut avec bonté, & fit donner des appointemens à sa troupe. Ce prince avoit connu Moliere au collège, & s'étoit amusé à Paris des représentations de *l'illustre théâtre*, qu'il avoit plusieurs fois mandé chez lui. Non content de confier à Moliere la conduite des fêtes qu'il donnoit, on croit qu'il lui offrit (f) une place de secrétaire auprès de sa personne : le sort de la scène françoise en décida autrement.

L'étourdi reparut à Béziers avec un nouveau succès, le *dépit amoureux* & les *précieuses ridicules* y entraînèrent tous les suffrages ; on donna même des applaudissemens à quelques farces qui , par leur constitution irrégulière , méritoient à peine le nom de comédie , telles que le *docteur amoureux*, les *trois docteurs rivaux*, & le *maître d'école*, dont il ne nous reste que les titres. On a pensé jusqu'ici que dans ces sortes de pièces chaque acteur de la troupe de Moliere, en suivant un plan général, tiroit le dialogue de son propre fonds, (g) à la manière des comédiens italiens ; mais, si on en juge par deux pièces du même genre, qui sont parve-

(f) Voyez Grimarest page 24. . . . (g) Ibidem page 25.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxj

mûes manuscrites jusqu'à nous, (h) elles étoient écrites & dialoguées en entier. L'auteur les a probablement supprimées dans la suite, parce qu'il sentit qu'elles ne pourroient lui acquérir le degré de réputation auquel il aspirait.

Sur la fin de l'année 1657, Moliere avec sa troupe partit pour Grenoble ; il y resta pendant le carnaval de 1658. Il vint passer l'été à Rouen ; & , dans les frequens voyages qu'il fit à Paris, où il avoit dessein de se fixer, il eut accès auprès de Monsieur, qui le présenta au Roi & à la Reine mere. Dès le 24 octobre de la même année, sa troupe représenta la tragédie de Nicomède devant toute la cour, sur un théâtre élevé dans la sale des gardes du vieux louvre. A la fin de la pièce, Moliere ayant fait au Roi un remerciement, dans lequel il sçut adroitement louer les comédiens de l'hôtel de Bourgogne qui étoient présens, il demanda la permission de donner un de ces divertissemens qu'il avoit joués dans les provinces, il l'obtint ; le *docteur amoureux* fut représenté & applaudi. Le succès de cet essai rétablit l'usage des pièces en un acte qui avoit cessé à l'hôtel de Bourgogne, depuis la mort des premiers farceurs.

La cour avoit tellement goûté le jeu de ces nouveaux acteurs, que le Roi leur permit de s'établir à Paris, sous le titre de troupe (i) de Monsieur, & de jouer alternativement avec

(h) Ces deux pièces se trouvent dans le cabinet de quelques curieux. L'une est intitulée *le médecin volant*, l'autre *la jalousie de Barbouillé*. Il y a quelques phrases & quelques incidens qui ont trouvé leur place dans le *médecin malgré lui* ; & l'on voit dans *la jalousie de Barbouillé* un canvas, quoi qu'informe, du troisième acte de *George Dandin*.

(i) *Voyez musée historique de Loret, lettre 48 du 6 novembre 1659.*

Cette troupe de comédiens

Que Monsieur avoit été sçeu.

Il y a apparence qu'ils obtinrent ce titre dès 1658, avec la permission de s'établir à Paris.

xxij MEMOIRES SUR LA VIE

les comédiens italiens sur le théâtre (k) du petit Bourbon.

L'ÉTOURDI,
ou LES CONTRA-
JETS, comé-
die en cinq ac-
tes en vers, re-
présentée à Pa-
ris sur le théâtre
du petit Bour-
bon, le 3 dé-
cembre 1658.

L'étourdi y fut représenté au commencement du mois de décembre 1658. On ne connoissoit guères alors que des pièces chargées d'intrigue ; l'art d'exposer sur la scène comique des caractères & des mœurs, étoit réservé à Molière. Quoiqu'il n'ait fait que l'ébaucher dans la comédie de *L'étourdi*, elle n'est point indigne de son auteur. Elle est partie à l'antique, puisque c'est un valet qui met la scène en mouvement, & partie dans le goût espagnol, par la multiplicité des incidens qui naissent l'un après l'autre, sans que l'un naisse de l'autre nécessairement ; on y trouve des personnages froids, des scènes peu liées entre elles, des expressions peu correctes ; le caractère de Lélie n'est pas même trop vraisemblable, & le dénouement n'est pas heureux ; le nombre des actes n'est déterminé à cinq, que pour suivre l'usage, qui fixe à ce nombre les pièces qui ont le plus d'étendue ; mais ces défauts sont couverts par une variété & par une vivacité qui tiennent le spectateur en haleine, & l'empêchent de trop réfléchir sur ce qui pourroit le blesser.

LE DÉPIT
AMOUREUX,
comédie en cinq
actes en vers,
représentée à
Paris sur le
théâtre du petit
Bourbon, au
mois de décem-
bre 1658.

Les incidens du *dépit amoureux* sont arrangés avec plus d'art, quoique toujours dans le goût espagnol. Trop de complication dans le nœud, & peu de vraisemblance dans le dénouement. Cependant on y reconnoît dans le jeu des personnages, une source de vrai comique ; peres,

(k) La salle du petit Bourbon ayant été démolie au mois d'octobre 1660, pour construire la façade du Louvre qui est du côté de saint Germain l'Auxerrois, le Roi accorda à Molière & aux comédiens italiens la salle que le cardinal de Richelieu avoit fait bâtir dans son palais. Elle sert aujourd'hui au spectacle de l'opéra ; Lulli l'obtint en 1671, après la mort de Molière.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxlij

amans, maîtresses, valets, tous ignorent mutuellement les vûes particulières qui les font agir, ils se jettent tour à tour dans un labyrinthe d'erreurs qu'ils ne peuvent démêler. La conversation de Valere avec Ascagne déguisée en homme, celle des deux vieillards qui se demandent réciproquement pardon, sans oser s'éclaircir du sujet de leur inquiétude, la situation de Lucile accusée en présence de son pere, & le stratagème d'Erasle pour tirer la vérité de son valet, sont des traits également ingénieux & plaisans. Mais l'éclaircissement du même Erasle & de Lucile, qui a donné à la pièce le titre de *dépit amoureux*, leur brouillerie & leur réconciliation, sont le morceau de cet ouvrage le plus justement admiré.

Quoique la comédie des *précieuses ridicules* ne soit pas une des meilleures du côté de l'intrigue, quoiqu'elle ne soit pas une des plus nobles, elle doit tenir un rang considérable parmi les chef-d'œuvres de Moliere. Il osa, dans cette pièce, abandonner la route connue des intrigues compliquées, pour nous conduire dans une carrière de comique ignorée jusqu'à lui. Une critique fine & délicate des mœurs & des ridicules qui étoient particuliers à son siècle, lui parut être l'objet essentiel de la bonne comédie.

La passion du bel esprit, ou plutôt l'abus qu'on en fait, espèce de maladie contagieuse, étoit alors à la mode; le stile empoulé & guindé des romans, que les femmes admiroient par les mêmes côtés, qui depuis ont décrédité ces ouvrages, avoit passé dans les conversations; enfin le vice d'affectation répandu dans le langage, & même dans

LES PRÉCIEUSES
RIDICULES,
comédie en un
acte, représentée
à Paris sur le théâtre
du petit Bourbon,
le 19 novembre
1658.

xxiv MEMOIRES SUR LA VIE

les pensées, s'étendoit jusques dans la parure, & dans le commerce de la vie ordinaire. Ce fut dans ces conjonctures que parut la comédie des *précieuses ridicules* ; jamais succès ne fut plus marqué. (1) Il produisit une réforme générale ; on rit, on se reconnut, on applaudit en se corrigeant. Ménage qui assistoit à la premiere représentation, dit à Chapelain, *nous approuvions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement & avec tant de bon sens ; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé.* Cet aveu n'est autre chose que le sentiment réfléchi d'un sçavant détrompé ; mais le mot du vieillard, qui du milieu du parterre s'écria par instinct, *Courage, Moliere, voilà la bonne comédie*, est la pure expression de la nature, qui montre l'empire de la vérité sur l'esprit humain.

SEANAYELLE,
ou LE COCU
IMAGINAIRE,
comédie en trois
actes en vers,
représentée à
Paris sur le
théâtre du petit
Bourbon, le 18
mars 1690.

On remarqua dans *le cocu imaginaire*, que l'auteur depuis son établissement à Paris, avoit perfectionné son stile. Cet ouvrage est plus correctement écrit que ses deux premieres comédies. Mais si l'on y retrouve Moliere en quelques endroits, ce n'est pas le Moliere des *précieuses ridicules*. Le titre de la pièce, le caractère du premier personnage, la nature de l'intrigue, & le genre de comique qui y régnent, semblent annoncer qu'elle est moins faite pour amuser des gens délicats, que pour faire rire la multitude ; cependant on ne peut s'empêcher d'y découvrir en même tems un but très-moral ; c'est de faire sentir combien il est dangereux

(1) L'affluence des spectateurs obligea les comédiens à faire payer, dès la seconde représentation, le double du prix ordinaire. La pièce se soutint pendant quatre mois de suite.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxv

de juger avec trop de précipitation, sur tout dans les circonstances où la passion peut grossir ou diminuer les objets. Cette vérité, soutenue par un fonds de plaisanterie gaye, & d'une sorte d'intérêt né du sujet, attira un grand nombre de spectateurs (m) pendant quarante représentations, quoique ce fût en été, & que le mariage du Roi retint la cour hors de Paris. Quelques auteurs voulurent critiquer, mais à peine furent-ils écoutés.

Ils se déchainèrent avec plus de raison contre *Dom Garcie de Navarre*. Le choix du sujet, tiré ou imité des espagnols, dans lequel les incidens appartiennent plus à la comédie qu'au genre héroïque, & dont le fonds même est vicieux, put contribuer au peu de succès de cet ouvrage; Moliere qui jouoit le rôle de Dom Garcie, ne réussit pas mieux comme acteur. Il n'appella point du jugement du public; il ne fit pas même imprimer la pièce, quoiqu'il y eût des traits qu'il jugeât dignes d'être insérés depuis dans d'autres comédies, & sur tout dans *le misantrope*. (n)

L'école des maris effaça l'impression défavorable que *Dom Garcie* avoit laissée. Il est peu de pièces, sur tout en trois actes, aussi simples, aussi claires, aussi fécondes que celle-ci. Chaque scène produit un incident nouveau, & ces incidens développés avec art, amènent insensiblement un des plus beaux dénouemens qu'on ait vus sur le théâtre françois. *Les Adelphes* de Térence n'ont fourni que l'idée

DOM GARCIE DE NAVARRE, ou LE PRINCE FALOUX, comédie héroïque en cinq actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal le 4 février 1661.

L'ÉCOLE DES MARIS, comédie en trois actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal le 24 juin 1661.

(m) Voyez l'avis au lecteur qui précède *la comédie imaginaire, ou les amours d'Alcepe & de Céphise*, comédie en trois actes en vers, par Fr. Douran, Paris in-12, 1660.

(n) Voyez la scène VIII. de l'acte IV. de *Dom Garcie*; & la scène III. de l'acte IV. du *misantrope*.

xxvj MEMOIRES SUR LA VIE

de *l'école des maris* : dans les *Adelphes*, deux vieillards d'humeurs opposées, un pere & un oncle, donnent une éducation très-différente, l'un à son fils, l'autre à son neveu; dans *l'école des maris*, ce sont deux tuteurs chargés d'élever chacun une fille qui leur a été confiée; l'un sévère, l'autre indulgent : le poète françois a enchéri sur le poète latin, en donnant à ces deux personnages, non seulement l'intérêt de peres, mais encore celui d'amans; intérêt si fin, si vif, qu'il forme une pièce toute nouvelle, sur l'idée simple de l'ancienne.

LES VACTATUS, comédie-ballet en trois actes en vers, représentée à Vaux au mois d'août 1667, & à Paris, sur le théâtre du palais royal, le 4 novembre de la même année.

Le théâtre retentissoit encore des justes applaudissemens qu'on avoit donnés à *l'école des maris*, lorsque les *fâcheux* furent représentés à Vaux chez monsieur Fouquet, surintendant des finances, en présence du Roi & de la cour; Paul Pellisson, moins célèbre par la délicatesse de son esprit, que par son attachement inviolable à la personne de monsieur Fouquet, jusques dans ses malheurs, en avoit composé le prologue à la louange du Roi; la scène du chasseur dont le Roi (*) avoit donné l'idée à Moliere, fut depuis ajoutée dans la représentation de saint Germain. Cette espèce de comédie est presque sans nœud, les scènes n'ont point entre elles de liaison nécessaire, on peut en changer l'ordre, en supprimer quelques-unes, en substituer d'autres, sans faire tort à l'ouvrage : mais le point essentiel étoit de soutenir l'attention du spectateur, par la variété des caractères, par la vérité des portraits, & par l'élégance continuë du stile. C'est l'assemblage de ces beautés exquises, c'est cette

(*) Voyez l'épître dédicatoire des *fâcheux*.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxvij
 image, ou plutôt la réalité même des embarras & des importuns de la cour, qui firent le succès des *sâcheux*. On vit pour la première fois le chant & la danse unis à un sujet, (p) pour ne faire qu'une seule chose du ballet & de la comédie. Quoique les intermèdes ne soient pas naturellement liés au sujet, ce mélange plut par la nouveauté; on eut peut-être de l'indulgence pour un ouvrage conçu, fait, appris, & représenté en quinze jours. (q)

Le théâtre de Moliere, si l'on en croit l'auteur de sa vie, (r) essuya pendant l'année 1662, un de ces revers que le bon goût éprouve quelquefois de la part des goûts de mode. Il l'attribuë au retour de Scaramouche en France; mais cet admirable pantomime, parti de Paris (r) au mois de juin 1662, n'y revint qu'au (t) mois de novembre de la même année, & *l'école des femmes* qui parut au mois de décembre suivant, attira tout Paris au théâtre de Moliere. (u) Cette affluence de spectateurs ne le garantit point des critiques sans nombre qui se répandirent dans le public contre son ouvrage, mais elle servit à l'en consoler. Soit malignité, soit cabale, on insista sur de légers défauts, on releva jusqu'aux moindres négligences; le défaut le plus essentiel ne fut pas remarqué: il est des images dangereuses, qu'on ne

L'ÉCOLE DES
 FEMMES, comé-
 die en cinq ac-
 tes en vers, re-
 présentée à Pa-
 ris sur le théâtre
 du palais royal
 le 26 décembre
 1662.

(p) Voyez préface des *sâcheux*. (q) *Ibidem*.

(r) Voyez Grimarest, page 225.

(s) Voyez muse historique du Lurel, lettre 22 du 10 juin 1662. (t) *Ibidem*, lettre 43 du 13 novem-
 bre 1662. (u) *Ibidem*, lettre 2. du 30 janvier 1663, où il dit, en parlant de *l'école des femmes*,

Pieix qu'en plusieurs lieux on fronde;
 Mais où pourtant va tant de monde,
 Qui s'amuse si fort important,
 Pour la voir, n'en attirera tant.

xxvliij MEMOIRES SUR LA VIE

doit jamais exposer sur la scène. Mais, si l'on ne considère que l'art qui régit dans cette pièce, on sera forcé de convenir que *l'école des femmes* est une des plus excellentes productions de l'esprit humain. Les ressorts en sont cachés, & la machine en produit un mouvement plus brillant. La confiance réitérée que fait Horace au jaloux Arnolphe, toujours la dupe, malgré ses précautions,

„ D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé,

le caractère inimitable d'Agnès, le jeu des personnages subalternes, tous formés pour elle, le passage prompt & naturel de surprise en surprise, sont autant de coups de maître. Ce qui distingue encore plus particulièrement *l'école des femmes*, & dont l'antiquité ni les théâtres modernes n'ont donné aucun modèle, c'est que tout paroît récit & tout est en action ; chaque récit, par sa proximité avec l'incident qui y a donné lieu, le retrace si vivement, que le spectateur croit en être le témoin ; & par un avantage singulier que le récit a sur l'action dans cette pièce, en apprenant le fait, on jouit en même tems de l'effet qu'il produit, parce que la personne qui a intérêt d'être instruite, apprend tout de celle qui a le plus d'intérêt à le lui cacher. La ressemblance que l'on pourroit trouver entre *l'école des maris* & *l'école des femmes*, sur ce qu'Arnolphe & Sganarelle sont tous deux trompés par les mesures qu'ils prennent pour assurer leur tranquillité, ne peut tourner qu'à la gloire de Molière, qui a trouvé le secret de varier ce qui paroît uniforme. Les traits naïfs d'Agnès ingénue & spirituelle, qui

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxix

ne pêche contre les bienséances, que parce qu'Arnolphe les lui a laissé ignorer, ne sont pas les mêmes que ceux d'Isabelle fine & déliée, qui n'ont d'autre principe que la contrainte où la tient son tuteur.

Moliere n'opposa pendant long-tems que les représentations toujours suivies de sa pièce, aux critiques que l'on en faisoit, & ne songea à les détruire, du moins en partie, qu'au mois de juin 1663, qu'il donna au public sa comédie intitulée *la critique de l'école des femmes*. Le fonds en devoit être une dissertation, & n'admettoit par conséquent ni intrigue ni dénouement; mais Moliere ne s'écarte jamais de l'objet que doit avoir un auteur comique, quelque genre qu'il mette sur la scène. Il scut, par le tableau de ce qui se passa dans les cercles de Paris, tandis que *l'école des femmes* en faisoit l'entretien, tracer une image fidèle d'une des parties de la vie civile, en copiant le langage & le caractère des conversations ordinaires des personnes du monde. Par le choix des personnages ridicules qu'il introduit, il paroît n'avoir pas eu moins en vûe de faire la satire de ses censeurs, que l'apologie de sa pièce; séduit peut-être par le panchant de la malignité humaine, qui croit ne pouvoir pas mieux se défendre qu'en attaquant. Boursault ne laissa pas de faire jouer à l'hôtel de Bourgogne *la contre-critique*, ou *le portrait du peintre*; il suivit l'idée & le plan de *la critique*, mais il alla trop loin, en supposant une clé connue de *l'école des femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature.

LA CRITIQUE
DE L'ÉCOLE DES
FEMMES, comé-
die en un acte
en prose, repré-
sentée sur le
théâtre du pa-
lais royal, le
1 juin 1663.

Moliere pénétré des bontés du Roi, dont il venoit d'é-

xxx MEMOIRES SUR LA VIE

prouver de nouvelles marques, (x) crut devoir en la présence & aux yeux de toute la cour, détruire un soupçon dont les impressions lui pouvoient être défavantageuses ; & fit paroître *l'impromptu de Versailles*. Boursault n'y est pas épargné, il y est nommé avec le dernier mépris ; mais ce mépris ne tombe que sur l'esprit & sur les talens : il avoit attaqué Moliere par un endroit plus sensible.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, comédie en un acte en prose, représentée à Versailles le 14 octobre 1663, & à Paris sur le théâtre du palais royal le 4 novembre de la même année.

Ce qui regarde, dans *l'impromptu de Versailles*, les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, peut avoir été dicté par l'esprit de vengeance ; mais, du moins, le bon goût l'a-t-il réglé, & l'utilité publique en pouvoit être l'objet, puisque dans l'imitation chargée du jeu de ces acteurs, on decouvroit le ton faux & outré de leur déclamation chantante.

Si les écrits de Moliere étoient tout-à-fait anciens pour nous, on se feroit un mérite de rencontrer dans cette pièce la datte de son mariage avec la fille de la comédienne Béjart. (y)

LA PRINCESSE D'ELIDE, comédie-ballet, (le premier acte & la première scène du second en vers, le reste en prose.) représentée à Versailles le 8 may 1664. & à Paris sur le théâtre du palais royal le 9 novembre de la même année.

En 1664, le Roi donna aux Reines une fête aussi superbe que galante. Elle commença le 7 mai, & dura plusieurs jours. Le détail en est imprimé à la suite de la *princesse d'Elide*, comédie-ballet, qui en faisoit partie. Cette pièce réussit, & la cour ne traita point avec sévérité un ouvrage

(x) Il fut compris dans l'état des gens de lettres qui eurent part aux libéralités du Roi en 1663, par les soins de M. Colbert. On trouve à la fin du tome VI de cette édition le remerciement que Moliere fit au Roi à ce sujet.

(y) *Impromptu de Versailles*, scène I.

MOLIERE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

mademoiselle MOLIERE.

Grand merci, monsieur mon mari, voilà ce que c'est ; le mariage change bien les gens ; & vous ne m'avez pas dit cela il y a dix-huit mois.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxxj

fait à la hâte pour la divertir. Moliere n'avoit eu le tems d'écrire en vers que le premier acte, & la première scène du second. L'applaudissement du prince, récompense aussi juste que flatteuse pour Moliere, les allusions vraies ou fausses qui pouvoient avoir quelque chose de mystérieux, les agrémens de la musique & de la danse; & plus encore l'espèce d'ivresse que produisent le mouvement & l'enchaînement des plaisirs, contribuèrent au succès de *la princesse d'Elide*. Paris en jugea moins favorablement; il la vit séparée des ornemens qui l'avoient embellie à la cour; &, comme le spectateur n'étoit ni au même point de vue, ni dans la situation vive & agréable où s'étoient trouvés ceux pour qui elle étoit destinée, on ne tint compte à l'auteur que de la finesse avec laquelle il développe quelques sentimens du cœur, & de l'art qu'il employe pour peindre l'amour propre & la vanité des femmes.

Le mariage forcé, ballet du Roi, ainsi intitulé parce que le Roi y avoit dansé une entrée dans la représentation qui en fut faite au Louvre le 29 janvier 1664, parut sous le même titre le 13 may, septième jour de la fête donnée aux Reines. On veut qu'une aventure réelle, qui avoit un rapport éloigné à l'intrigue, ait alors donné à cette pièce un sel qu'elle n'a plus. Elle parut à Paris sous le titre de comédie, avec des changemens. Le plus considérable est l'addition de la scène de Dorimène & de Lycaste, dont Sganarelle est témoin; elle supplée au magicien chantant, qui détournait Sganarelle de son mariage.

Ce ne fut point par son propre choix que Moliere traita

Le *MARIAGE FORCÉ*, comédie-ballet en un acte en prose, représentée au Louvre le 29 janvier 1664, & à Paris sur le théâtre du palais royal, avec quelques changemens, le 13 novembre de la même année.

xxxij MEMOIRES SUR LA VIE

DOM JUAN, ou
LE FESTIN DE
PIERRE, comé-
die en cinq actes
en prose, repré-
sentée à Paris
sur le théâtre du
palais royal le
25 février 1665.

le sujet de *Dom Juan*, ou le festin de Pierre. Les italiens qui l'avoient emprunté des (z) espagnols, le firent connoître en France sur leur théâtre, où il eut un extrême succès. Un scélérat odieux par ses noirceurs & par son hypocrisie, le prodige insensé d'une statue qui parle & qui se meut, le spectacle extravagant de l'enfer, ne révoltèrent point la multitude, toujours avide du merveilleux. Séduite par le jeu des acteurs, frappée d'une nouvelle espèce de tragi-comique, elle fit grace à un mélange monstrueux de religion & d'impiété, de morale & de bouffonneries. Ce sujet fit tant de bruit chez les italiens, dit Rosimond, (a) que toutes les troupes en voulurent régaler le public.

En 1660, Villiers comédien de l'hôtel de Bourgogne, le fit représenter en vers. Moliere le donna en prose en 1665. Ses camarades qui l'avoient engagé à ce travail, furent punis d'un si mauvais choix, par la médiocrité du succès, soit que le préjugé qui régnoit alors contre les comédies en cinq actes écrites en prose, fût plus fort que l'esprit de vertige qui avoit attiré le public en foule aux italiens & à l'hôtel de Bourgogne, soit que l'on y fût blessé de quelques traits hazardés que (b) l'auteur supprima à la seconde représentation.

(z) Titlo de Molina en est l'auteur. Le titre espagnol est *El convidado de piedra*, qui signifie, le convié de pierre, ou la statue de pierre conviée à un repas, ce qui a été ainsi rendu en français par l'expression de festin de Pierre. Dom Pedre, nom du commandeur que la statue représente, peut avoir donné lieu à cette méprise.

(a) Voyez l'avis au lecteur du nouveau festin de Pierre, ou de l'athée fondroyé, comédie en cinq actes en vers, par Rosimond, Paris in-12, 1670.

(b) Dom Juan dans une scène avec un pauvre qui lui demandoit l'aumône, ayant appris de lui qu'il passoit sa vie à prier Dieu, & qu'il n'avoit pas souvent de quoi manger, ajoutoit. Tu passes ta vie à prier Dieu, il te laisse mourir de faim, prend cet argent, je te le donne pour l'amour de l'humanité.

En

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxxiiij

En 1669, Dorimond, comédien de Mademoiselle, & en 1670, Rosimond, comédien du marais, traitèrent en vers le même sujet pour leur théâtre. Enfin la troupe formée, en 1673, des débris de celle du marais & de celle du palais royal, représenta à l'hôtel de Guénégaud, en 1677, *le festin de Pierre* de Moliere, que Thomas Corneille avoit écrit en vers. Il attira sous cette forme un concours prodigieux, (c) & c'est le seul que l'on représente aujourd'hui.

L'amour médecin, est encore un de ces ouvrages précipités, que l'on ne doit point juger avec rigueur. (d) Moliere lui-même ne conseille de lire cette comédie qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu de théâtre. La brouillerie entre la femme de Moliere, & celle d'un médecin chez qui elle logeoit, quand elle seroit bien avérée, paroît un motif trop peu important pour avoir, comme on l'a dit, (e) déterminé Moliere à mettre depuis les médecins si souvent sur la scène. Choqué du maintien grave, des dehors étudiés, & du vain étalage de mots scientifiques que les médecins de son tems affectoient, pour en imposer au public, il a crû pouvoir tirer de leur ridicule un fonds de comique plus amusant, à la vérité, qu'instructif. Aussi les médecins, & les marquis, qu'il a peints plusieurs fois dans des attitudes diverses, ne sont-ils jamais la principale figure du tableau. Lorsqu'il avoit en vûe de corriger un ridicule plus essentiel, ou un vice contraire à la société, il réservait la première

L'AMOUR
MÉDECIN, co-
médie en trois
actes en prose,
avec un prolo-
gue, représen-
tée à Versailles
le 15 septembre
1665, & à Pa-
ris sur le théâtre
du palais royal,
le 22 du même
mois.

(c) Voyez *mercure galant*, janvier 1677, page 33.

(d) Il fut proposé, fait, appris, & représenté en cinq jours. Voyez avis au lecteur de *L'amour médecin*.

(e) Voyez *Grimareil*, page 76.

xxxiv MEMOIRES SUR LA VIE

place pour un de ces caractères singuliers qui méritent par eux-mêmes de fixer toute l'attention.

Le MISANTROPE, comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 4 juin 1666.

Tel est celui du *misantrope*, qui sera toujours regardé chez les nations polies, comme l'ouvrage le plus parfait de la comédie françoise. Si l'on en considère l'objet, c'est la critique universelle du genre humain ; si l'on examine l'ordonnance, tout se rapporte au *misantrope*, on ne le perd jamais de vûe, il est le centre d'où part le rayon de lumière qui se répand sur les autres personnages, & qui les éclaire. L'indulgent Philinte qui, sans aimer ni censurer les hommes, souffre leurs défauts, uniquement par la nécessité de vivre avec eux, & par l'impossibilité de les rendre meilleurs, forme un contraste heureux avec le sévère Alceste, qui, ne voulant point se prêter à la foiblesse de ces mêmes hommes, les hait & les censure parce qu'ils sont vicieux. L'intrigue n'est pas vive, mais il ne falloit que réunir avec vraisemblance quelques personnages, qui, par leurs caractères opposés ou comparés à celui d'Alceste, pussent mettre en jeu, d'une façon plus ou moins étendue, la médifance, la coquetterie, la vanité, la jalousie, & presque tous les ridicules des hommes. Il semble que la *misantropie* soit incompatible avec l'amour ; mais un *misantrope* amoureux d'une coquette, fournit à l'auteur des ressources nouvelles pour développer plus parfaitement ce caractère. Ce sont là de ces traits où l'art seul ne peut rien, si l'on n'est inspiré par le génie, & guidé par le bon goût. Le mot du duc de Montausier, *je voudrois ressembler au misantrope de Moliere*, a pu donner lieu au reproche que l'on a fait

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxxv

à l'auteur, d'avoir voulu présenter sous une face défavorable, un caractère dont tout homme vertueux pourroit se faire honneur ; mais ce mot est plutôt l'expression vive du cas que l'on doit faire de la vertu, quand même elle seroit poussée trop loin, qu'une critique solide de la pièce. Moliere, en exposant l'humeur bizarre d'Alceste, n'a point eu dessein de décréditer ce qui en étoit la source & le principe ; c'est sur la rudesse de la vertu peu sociable & peu compatissante aux foibleesses humaines, qu'il fait tomber le ridicule du défaut dont il a voulu corriger son siècle.

Les nuances étoient trop fines pour frapper des spectateurs accoutumés à des couleurs plus fortes. On n'étoit pas dans l'habitude de porter au spectacle de la comédie, ce degré d'attention nécessaire pour saisir les détails & les rapports délicats que l'on a depuis admirés dans cette pièce ; le comique noble qui y régné ne fut point senti ; enfin, malgré la pureté & l'élégance du stile, elle fut reçue froidement.

On rapporte un fait singulier qui peut y avoir contribué. A la première représentation, après la lecture du sonnet d'Oronte, le parterre applaudit ; Alceste démontre dans la suite de la scène, que les pensées & les vers de ce sonnet étoient

„ De ces colifichets dont le bon sens murmure.

Le public confus d'avoir pris le change, s'indisposa contre la pièce.

Moliere ne se rebuta point. Il crut devoir rappeler les spectateurs par quelque ouvrage moins bon, mais plus amusant, dans l'espérance que le public se laisseroit insensible-

xxxvj MEMOIRES SUR LA VIE

LE MÉDECIN
MALGRÉ LUI,
comédie en trois
actes en prose,
représentée à
Paris sur le théâ-
tre du palais
royal, le 2 août
1666.

ment éclairer sur le bon ; & parviendrait , peut-être , à en connoître tout le prix. Il joignit au misantrope le *médecin malgré lui*, & Alceste passa à la faveur de Sganarelle. Il supprima la dernière pièce , quand il crut que le mérite de la première avoit été reconnu ; sans cette adresse , le misantrope devenoit la victime de l'injustice ou de l'ignorance. Le succès qu'il eut alors , n'a fait aucun tort au *médecin malgré lui* ; on distingua les genres , & la petite pièce se voit encore avec plaisir.

MÉLICERTE,
pastorale héroï-
que en vers , re-
présentée à saint
Germain en
Laye au mois de
décembre 1666,
dans le ballet
des amours.

Moliere fit paroître dans la même année *Mélicerte*, pastorale héroïque en vers , dont il n'avoit composé que les deux premiers actes ; elle fut représentée en cet état à saint Germain. La scène du second acte entre Mirtil & Mélicerte , est remarquable par la délicatesse des sentimens , & par la simplicité de l'expression ; en général , tout ce que disent les deux amans est du même ton. Guérin le fils (f) qui , en 1699 , acheva cette pièce , y joignit des intermèdes , & changea la versification des deux premiers actes , qu'il mit en vers libres & irréguliers ; la comparaison n'est pas à son avantage. Il a aussi substitué un bouquet de fleurs au présent du moineau que Mirtil donnoit à sa maîtresse.

FRAGMENT
D'UNE PASTO-
RALE COMIQUE,
représentée à
saint Germain
en Laye , au
mois de décem-
bre 1666 , dans
le ballet des mu-
ses , à la suite
de *Mélicerte*.

Le *fragment d'une pastorale comique* du même auteur , qu'on a ajouté dans cette édition , ne peut donner lieu à aucun détail ; cette pastorale étoit mêlée d'entrées de ballet , de scènes en musique , & de scènes récitées. Le peu qui nous

(f) Il étoit né du mariage de la veuve de Moliere avec Eustache-François Dériché , comédien , connu sous le nom de Quénin , & mort le 13 janvier 1718 , dans la 51 année de son âge.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxxvij

en reste, fuffit pour nous faire admirer la fécondité & l'étendue du génie de Molière, qui ſçavoit ſe plier en tant de manières, & ſe prêter à tous les genres.

Le ſicilien, ou *l'amour peintre*, ſuivit de près les repréſentations de ces deux paſtorales. C'eſt une comédie d'intrigue, dont le dénouement a quelque reſſemblance avec celui de *l'école des maris*, du moins par rapport au voile qui trompe Dom Pédre dans *le ſicilien*, comme il trompe Sganarelle dans *l'école des maris*. La fineſſe du dialogue, & la peinture vive de l'amour dans un amant italien & dans un amant françois, font le principal mérite de cette pièce, qui étoit ornée de muſique & de danſes.

LE SICILIEN, ou L'AMOUR PEINTRE, comédie-ballet en un acte en proſe, repréſentée dans le ballet des muſes, à ſaint Germain en Laye, au mois de janvier 1667, & à Paris ſur le théâtre du palais royal, le 20 juin de la même année.

Les trois premiers actes de *Tartuffe* avoient été repréſentés à la ſuite des fêtes de *Verſailles*, (g) le 12 may 1664, en préſence du Roi & des Reines. Le Roi défendit (h) dès lors cette comédie pour le public, juſqu'à ce qu'elle fût achevée & examinée par des gens capables d'en faire un juſte diſcernement, & ajouta, (i) qu'il ne trouvoit rien à dire à cette comédie. Les faux dévots profitèrent de cette déſenſe, pour ſoulever Paris & la cour contre la pièce & contre l'auteur. Moliere ne fut pas ſeulement en butte aux *Tartuffes*, il avoit encore pour ennemis beaucoup d'Orgons, gens ſimples & faciles à ſéduire; les vrais dévots étoient même alarmés, quoique l'ouvrage ne fût guères connu (k) ni des uns ni des autres.

TARTUFFE, ou L'IMPOſTEUR, comédie en cinq actes en vers, repréſentée à Paris ſur le théâtre du palais royal, le 5 août 1667, & depuis ſans interruption le 5 février 1669.

(g) Fêtes de Verſailles en 1664, ſixième journée. (h) Ibidem. (i) Premier placet ſur *Tartuffe*.

(k) Les trois premiers actes repréſentés à Verſailles le 12 mai 1664, le furent encore à Villers-cotterets chez Monſieur en préſence du Roi & des Reines le 24 ſeptembre ſuivant. La pièce entière fut jouée au Rainci chez m. le Prince le 29 novembre de la même année, & au même lieu, le 9 novembre 1665.

xxxviii MEMOIRES SUR LA VIE

Un curé de . . . (l) dans un livre présenté au Roi, décida que l'auteur étoit digne du feu, & le damnoit de sa propre autorité. Enfin Moliere eut à essuyer tout ce que la vengeance & le zèle peu éclairé ont de plus dangereux. Des prélats, & (m) le légat, après avoir entendu la lecture de cet ouvrage, en jugèrent plus favorablement, & le Roi (n) permit verbalement à Moliere de faire représenter sa pièce. Il y fit plusieurs adoucissements, (o) que l'on avoit apparemment exigés. Il la produisit sous le titre de l'imposteur, & déguisa le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde, en lui donnant un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit; & crut pouvoir hazarder *Tartuffe* en cet état, le (p) 5 août 1667. L'ordre qui lui fut envoyé (q) le (r) lendemain, d'en suspendre la représentation, le rendit moins sensible aux applaudissemens qu'il avoit reçus. Il envoya sur le champ les sieurs la Thorilliere & la Grange, au camp devant Lille, où étoit le Roi, pour lui présenter le (s) mémoire qui est imprimé à la tête des différentes éditions de *Tartuffe*. Ce ne fut néanmoins qu'en 1669, que le Roi donna une permission authentique de remettre cette comédie sur le théâtre. Elle reparut à Paris le (t) 5 février de cette année. Dès qu'elle eut été connue, les vrayx dévots furent défabulés, les hypocrites confondus, & le poëte justifié; on trouva dans le caractère & dans les discours du vertueux Cléante, des armes pour

(l) Premier placet sur *Tartuffe*. (m) *ibid.* (n) Second placet. (o) *ibid.* Il changea entre autres ce vers,

O Ciel ! Pardonne lui comme je lui pardonne.

(p) Voyez Grimaud, page 176. (q) par m. le premier président du parlement de Paris. (r) Second placet. (s) Il est sous le titre de second placet. (t) Troisième placet.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xxxix
combattre les raisonnemens faux & spécieux de l'hypocrisie. *

Ce n'est pas seulement par la singularité & la hardiesse du sujet, ni par la sagesse avec laquelle il est traité, que cette pièce mérite des éloges. La première scène est aussi heureuse que neuve, aussi simple que vive ; au lieu de ces confidences que l'on y employe si ordinairement, une vieille grand'mère scandalisée de ce qu'elle a pu voir de peu s'étant chez la belle fille, sort en donnant à ceux qui composent cette maison, des leçons aigres qui les caractérisent tous ; car on distingue le vrai jusques dans le langage de la prévention. Dès ce moment, tout est en mouvement, & l'agitation théâtrale augmente par degrés jusqu'à la fin. La raillerie fine de Dorine, dans la scène avec son maître, nous découvre Orgon tout entier, & nous prépare à reconnoître Tartuffe dans le portrait de l'hypocrite, que Cléante oppose à celui du vrai dévôt. Tartuffe annoncé pendant deux actes, paroît au troisième. L'intrigue alors, plus animée, tire également sa vivacité & des nouveaux ressorts qu'on employe contre ce scélérat, & de l'adresse avec laquelle il sçait tourner à son avantage tout ce qu'on entreprend contre lui. L'entêtement d'Orgon, qui s'accroît à mesure qu'on cherche à le détruire, donne lieu à cette scène si singulière & si admirable du quatrième acte, que la nécessité de démasquer un vice aussi abominable que l'hypocrisie, rendoit indispensable. L'éloge de Louis XIV,

* Les camarades de Molière voulurent absolument qu'il eût double parr, sa vie durant, toutes les fois qu'on joueroit *Tartuffe* ; ce qui a toujours été depuis régulièrement exécuté. Voyez Goussier, page 196.

xl MEMOIRES SUR LA VIE

placé à la fin de la pièce, dans la bouche de l'exempt, ne peut justifier, aux yeux des critiques, le vice du dénouement.

AMPHITRION, comédie en trois actes en vers, avec un prologue, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 17 juin 1668.

Si ce fut sans fondement qu'on accusa Moliere d'avoir attaqué la religion dans *Tartuffe*, on eût pu lui reprocher, à plus juste titre, d'avoir choqué la bienfiance dans *Amphitruon*. Mais, soit par respect pour l'antiquité, (u) soit par une suite de l'usage où l'on est d'adopter sans scrupule les rêveries les plus indécentes de la mythologie, soit que l'on fût déjà familiarisé avec ce sujet, par les *Sofies* de Rotrou, (x) on n'y fit pas même attention. On se contenta d'admirer également & l'art avec lequel Moliere avoit mis en œuvre ce qu'il avoit emprunté de Plaute, & la justesse de son goût dans les changemens, & dans les additions qu'il avoit crû devoir faire. Madame Dacier, qui étale toutes les beautés de la pièce latine, n'auroit pas réussi à faire pencher la balance en faveur de Plaute; le parallèle des deux comédies n'auroit servi qu'à montrer la supériorité de l'auteur moderne sur l'ancien. Theffala dans Plaute, Céphalie dans Rotrou, ne sont que de simples confidentes d'Alcmène; Moliere a fait de Cléanthis, qui tient leur place, un personnage plus intéressant par lui-même. La scène de Sofie avec elle, n'est point une répétition vicieuse de celle d'Amphitruon avec Alcmène, quoique le maître & le valet aient également pour objet de s'éclaircir sur la fidélité de leurs femmes. Les deux scènes ne produisent pas le même

(u) Emipide & Archippe avoient traité pour les grecs ce sujet, que Plaute a fait connaître aux romains.

(x) Les *Sofies*, comédie en cinq actes en vers, par Rotrou, achevée d'imprimer le 25 juin 1670, Paris 16-4°.

effet

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xlj

effet, par la différence que l'auteur a mise entre la conduite de Jupiter avec Alcmène, & celle de Mercure avec Cléanthis. Plaute, qui finit sa comédie par le sérieux d'un Dieu en machine, auroit sçu gré à Moliere d'avoir interrompu, par le caprice de Sosie, les complimens importuns des amis d'Amphitruon, sur un sujet aussi délicat.

Mais, enfin, coupons aux discours,
Et que chacun, chez soi, doucement se retire;
Sur telles affaires, toujours,
Le meilleur est de ne rien dire.

A n'envifager cette réflexion, qui achève le dénouement, que du côté de la plaisanterie, l'on avouera qu'il étoit difficile de terminer plus finement sur le théâtre françois, une intrigue aussi galante. *L'on rit*, dit Horace, (y) & le poète est tiré d'affaire.

Le succès des vers libres à rimes croisées, que Moliere a employés dans Amphitruon, a pû faire penser que ce genre de poésie étoit le plus propre à la comédie, parce qu'en s'éloignant du ton soutenu des vers alexandrins, il approche davantage du stile aisé de la conversation; cependant l'ancien usage a prévalu sur le théâtre. Soit habitude, soit difficulté de réussir autrement, on continua d'écrire en vers alexandrins.

Moliere avoit été moins heureux, lorsqu'il avoit voulu introduire une autre nouveauté dans le stile de la scène comique. C'étoit alors une singularité, un défaut même pour une comédie en cinq actes, que d'être écrite en prose.

(y) *Solvenur viso tabula, tu missus adibis, Saryra prima, lib. 2. v. 86.*

xlij MEMOIRES SUR LA VIE

On étoit moins difficile sur les pièces qui n'avoient qu'un ou trois actes.

L'AVARE,
comédie en cinq
actes en prose,
représentée sur
le théâtre du pa-
lais royal, le
9 septembre
1668.

Le mérite de *l'avare* céda pour quelque tems à la prévention générale; l'auteur qui avoit été obligé de le retirer (*) à la septième représentation, le fit reparoitre sur la scène en 1668. On fut forcé de convenir qu'une prose élégante pouvoit peindre vivement les actions des hommes dans la vie civile; & que la contrainte de la versification, qui ajoute quelquefois aux idées, par les tours heureux qu'elle donne occasion d'employer, pouvoit quelquefois aussi faire perdre une partie de cette chaleur & de cette vie, qui naît de la liberté du stile ordinaire. Il est, en effet, des tours uniques, dictés par la nature, que le moindre changement dans les mots altère & affoiblit.

Dès que le préjugé eut cessé, on rendit justice à l'auteur. La proposition faite à l'avare d'épouser sa fille sans dot, l'enlèvement de la cassette, le désespoir du vieillard volé, sa méprise à l'égard de l'amant de sa fille qu'il croit être le voleur de son trésor, l'équivoque de la cassette, sont les traits principaux que Molière a puisés dans Plaute. Mais Plaute ne peut corriger que les hommes qui ne profiteroient point des ressources que le hazard leur donne contre la pauvreté: Euclion, né pauvre, veut encore passer pour tel, quoiqu'il ait trouvé une marmite pleine d'or; il n'est occupé que du soin de cacher ce trésor, dont son avarice l'empêche de faire usage. Le poète françois embrasse un objet plus étendu & plus utile. Il représente

(*) On ne sait pas précisément en quel tems *l'avare* parut pour la première fois.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xliij

l'avare sous différentes faces ; Harpagon ne veut paroître ni avare ni riche, quoiqu'il soit l'un & l'autre. Le désir de conserver son bien, en dépensant le moins qu'il peut, est égal au désir insatiable d'en amasser davantage ; cette avidité le rend usurier, il le devient envers son fils même ; il est amant par avarice, & c'est par avarice qu'il cesse de l'être.

Quoique, dans tous les tems, l'expérience ait montré que la disproportion des conditions & des fortunes, la différence d'humeur & d'éducation, sont des sources intarissables de discorde entre deux personnes que l'intérêt, d'une part, & de l'autre la vanité, engagent à s'épouser, cet abus n'en est pas moins commun dans la société : Moliere entreprit de le corriger. Les naïvetés grossières des valets qui trompent George Dandin, le caractère chargé d'un gentilhomme de campagne & de sa femme, sont des moyens mis heureusement en œuvre pour rendre cette vérité sensible ; mais on voudroit en vain excuser le caractère d'Angelique, qui, sans combattre son penchant pour Clitandre, laisse trop paroître son aversion pour son mari, jusqu'à se prêter à tout ce qu'on lui suggère pour le tromper, ou du moins pour l'inquiéter. Ses démarches, qui ne peuvent être entièrement innocentes, quand on ne les accuseroit que de légèreté & d'imprudence, tourment toujours à son avantage, par les expédiens qu'elle trouve pour se tirer d'embarras ; de sorte que l'on est peut-être plus tenté d'imiter la conduite de la femme, toujours heureuse, quoique toujours coupable, que désabusé des mariages peu fortables, par l'exemple de l'infortune du mari. Aussi cette pièce eut-

GEORGE
DANDIN,
ou LE MARI
CONFONDU,
comédie en trois
actes en prose,
représentée à
vers. des inter-
mèdes à Ver-
sailles le 19 jui-
let 1668, & à
Paris, sans in-
termèdes, sur le
théâtre du pa-
lais royal, le
2 novembre de
la même année.

xliv MEMOIRES SUR LA VIE

elle des censeurs, & peu de critiques; elle parut devant le Roi avec des intermèdes, qui n'ont encore été imprimés dans aucune des éditions de Moliere, & que l'on trouvera dans celle-ci, avec la relation de la fête où *George Dandin* fut représenté.

MONSIEUR DE
POURCEAUGNAC, comé-
die-ballet, en
trois actes en
prose, représen-
tée à Cham-
bord, au mois
d'octobre 1669,
& à Paris, sur le
théâtre du pa-
lais royal, le 15
novembre de la
même année.

La comédie de *m. de Pourceaugnac*, embellie aussi de chants & de danses, est d'un comique plus propre à divertir qu'à instruire. Le ridicule outré d'un provincial donne lieu à un intrigant de profession, qui est dans les intérêts d'Erasme, d'imaginer divers moyens pour détourner également, & Oronte de donner sa fille à monsieur de Pourceaugnac, & monsieur de Pourceaugnac de finir le mariage qui l'avoit attiré à Paris. Les pièges dans lesquels Sbrigani fait tomber l'avocat de Limoges, paroîtront plus vraisemblables, si l'on se rappelle que cet adroit napolitain, pour régler les mesures qu'il avoit à prendre, est allé, à la descente du coche, étudier le caractère & l'esprit de l'homme qu'il vouloit jouer. Les intermèdes se ressentent du ton peu noble de toute la pièce.

LES AMANS
MANUSCRITS,
comédie-ballet,
en cinq actes
en prose, re-
présentée à Saint-
Germain en
Laye, au mois
de février 1690,
sous le titre de
divertissement
royal.

Le Roi donna le sujet des *amans magnifiques*. Deux princes rivaux s'y disputent, par des fêtes galantes, le cœur d'une princesse. Suivant cette idée générale, Moliere réunit à la hâte dans différens intermèdes, tout ce que le théâtre (a) lui pût fournir de divertissemens propres à flater le goût de la cour. Le personnage de Solstrate est un caractère d'amant qu'il n'avoit pas encore exposé sur la scène; Clitidas, plaisant de cour, est plus fin que n'est Moron dans la

(a) Voyez avant-propos.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xlv

princesse d'Elide. Un astrologue, dont l'artifice démasqué sert à détromper les grands d'une foiblesse qui fait peu d'honneur à leurs lumières, dédommage en partie de la singularité peu vraisemblable d'un dénouement machinal. L'auteur, qui, par de solides réflexions, & par sa propre expérience, avoit appris à distinguer ce qui convenoit aux différens théâtres pour lesquels il travailloit, ne crut pas devoir hasarder cette comédie sur le théâtre de Paris. Il ne la fit pas même imprimer, quoiqu'elle ne soit pas sans beautés pour ceux qui savent se transporter aux lieux, aux tems, & aux circonstances dont ces sortes de divertissemens tirent leur plus grand prix.

La cour fut moins favorable au *bourgeois gentilhomme*. Elle confondit cette pièce avec celles qui n'ont d'autre mérite que de faire rire. Louis XIV en jugea mieux, & rassura l'auteur alarmé du peu de succès de la première représentation. Paris fut frappé de la vérité du tableau qu'on lui présentoit; la foule imposa silence aux critiques. On reconnut dans monsieur Jourdain un ridicule commun à tous les hommes dans tous les états; c'est la vanité de vouloir paroître plus qu'ils ne sont. Ce ridicule n'eût pas été sensible dans un rang trop élevé; il n'eût pas eu de graces dans un rang trop bas: pour faire effet sur la scène comique, il falloit que, dans le choix du personnage, il y eût assez de distance entre l'état dont il veut sortir, & celui auquel il aspire, pour que le seul contraste des manières propres à ces deux états, peignît sensiblement, dans un seul point & dans un même sujet, l'excès du ridicule général qu'on vouloit

Le bourgeois gentilhomme, comédie-ballet, en cinq actes en prose, représentée à Chambord, au mois d'octobre 1670, & à Paris sur le théâtre du palais royal, le 22 novembre de la même année.

xlvi MEMOIRES SUR LA VIE

corriger. *Le bourgeois gentilhomme* remplit cet objet. On voit en même tems l'homme & le personnage, le masque & le visage, tellement mis en opposition d'ombres & de lumières, qu'on démêle toujours ce qu'il est, & ce qu'il veut paroître. Le sens droit de madame Jourdain, la complaisance intéressée de Dorante, la gayeté ingénue de Nicole, le bon esprit de Lucile, la noble franchise de Cléonte, la subtilité féconde de Covielle, & la burlesque vanité des différens maîtres d'arts & de sciences, jettent encore un nouveau jour sur le caractère de monsieur Jourdain ; il reçoit de tout ce qui l'environne, une nouvelle espèce de ridicule, qui rejaillit sur lui, &, de lui, sur tous les états de la vie. La cérémonie turque, à laquelle Cléonte ne devoit pas se prêter, a pû passer à la faveur de la beauté de la musique, & de la singularité du spectacle.

LES MOUR-
NIES DE SEA-
PIN, comédie
en trois actes en
prose, représen-
tée à Paris sur
le théâtre du
palais royal, le
24 mai 1671.

Si l'on faisoit grace au fac ridicule que l'on a si souvent critiqué après Despréaux, on trouveroit dans *les fourberies de Scapin*, des richesses antiques qui n'ont pas déplû aux modernes. Plaute n'auroit pas rejeté le jeu même du fac, ni la scène de la galère, rectifiée d'après Cyrano, & se feroit reconnu dans la vivacité qui anime l'intrigue. Térence ne défavoueroit pas (b) l'ouverture simple & adroite de la pièce ; Octave y fait redire à son valet, ou plutôt répète lui-même une nouvelle dont il est affligé, pendant que le valet, comme un écho, la confirme par des monosyllabes. Térence se retrouveroit encore dans la scène, où Argante raisonne tout haut, tandis que Scapin répond, sans être vu ni

(b) Voyez la première scène de *l'Andrienne*.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xlvij

entendu d'Argante, pour instruire le spectateur de la fourberie qu'il médite. Enfin, quoique les valets, qui, comme les esclaves dans Plaute & dans Térence, font l'ame de la pièce, ne produisent pas un comique aussi élégant que celui dont Moliere a le premier donné l'exemple à son siècle, on ne peut s'empêcher d'applaudir à ce comique d'un ordre inférieur.

Dans *Psiché*, tragédie-ballet en vers libres, Moliere crut devoir sacrifier la régularité de la conduite, à des ornemens accessoires. Pressé par les ordres du Roi, qui ne lui donnèrent pas le tems d'écrire la pièce en entier, il eut recours au grand Corneille, qui voulut bien s'assujettir au plan de Moliere : (e) les grands hommes ne sçauroient être jaloux. Quinault composa les paroles françoises, qui furent mises en musique par Lulli. La magnificence royale que l'on étala dans la représentation, & le concours des auteurs illustres dont les talens s'étoient réunis pour exécuter plus promptement les ordres de Louis XIV, ajoutèrent un nouveau lustre à cette pièce, qui sera toujours célèbre par un grand nombre de traits ; & , sur tout, par le tour neuf & délicat de la déclaration de l'Amour à Psiché.

Moliere travailla plus à loisir la comédie des *femmes sçavantes*. Il a voulu y peindre le ridicule du faux bel-esprit & de l'érudition pédantesque. Un sujet pareil ne fournit rien en apparence qui puisse être intéressant sur le théâtre ; préjugé qui nuisit d'abord au succès de la pièce, mais qui

Psiché,
tragédie-ballet
en cinq actes en
vers, représentée
à Paris au
palais des tuileries pendant le
carnaval 1670,
& sur le théâtre
du palais royal,
le 24 juillet
1671.

*Les femmes
sçavantes*, co-
médie en cinq
actes en vers,
représentée à
Paris sur le thé-
âtre du palais
royal, le 11 mars
1672.

(e) Moliere n'a fait que le prologue, le premier acte, & les deux premières scènes du second & du troisième acte.

xlviij MEMOIRES SUR LA VIE

ne dura pas. On sentit bientôt avec quel art l'auteur avoit sçu tirer cinq actes entiers d'un sujet aride en lui-même, sans y rien mêler d'étranger; & on lui sçut gré d'avoir présenté sous une face comique, ce qui n'en paroissoit pas susceptible.

Des notions aussi confuses que superficielles sur les sciences, des termes d'art jettés sans choix, une affectation mal placée de pureté grammaticale, composent, quoiqu'avec des nuances différentes, le fonds du caractère de Philaminte, d'Armande & de Bélise. La seule Henriette se sauve de la contagion, & en devient plus chère à son pere, qui voit le mal avec peine, sans avoir la force d'y remédier. L'entêtement de Philaminte, & la haute idée qu'elle a conçüe des talens & de l'esprit de Trissotin, sont le nœud de la pièce; un sonnet & un madrigal, que ce prétendu bel-esprit récite avec emphase, dans la scène seconde du troisième acte, la confirment dans la résolution qu'elle avoit déjà prise, de marier au plutôt Henriette avec l'homme du monde qu'elle estime le plus. Il seroit à souhaiter que Philaminte fût défabusée par un incident mieux combiné & plus raisonnable que n'est celui des deux lettres supposées qu'Ariste apporte au cinquième acte; la générosité réciproque de Clitandre & d'Henriette fait en quelque sorte oublier ce défaut. On prétend que la querelle de Trissotin & de Vadius est copiée d'après ce qui se passa au palais de Luxembourg, chez Mademoiselle, entre deux (d) auteurs du tems.

(d) Voyez *Ménagiana*, tom. 3. p. 13, Parisien-12, 1715.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. xlix

La comtesse d'Escarbagnas n'est qu'une peinture simple des ridicules qui étoient alors répandus dans la province, d'où ils ont été bannis, à mesure que le goût & la politesse s'y sont introduits. Les rôles de la comtesse, de monsieur Tibaudier, & de monsieur Harpin, sont le germe de trois caractères que les auteurs comiques ont depuis si souvent traités & développés sur le théâtre. Cette comédie, suivie d'une *pastorale comique*, dont il ne nous est resté que les noms des personnages, parut dans une fête que le Roi donna à Madame, à saint Germain en Laye, au mois de décembre 1671. Les deux pièces, divisées en sept actes, sans qu'on en connoisse la véritable distribution, y étoient accompagnées d'intermèdes tirés de plusieurs divertissemens qui avoient déjà été représentés devant le Roi.

Le malade imaginaire fut la dernière production de Moliere. On retrouva, dans le rôle de Béline, un caractère malheureusement trop ordinaire dans la vie civile ; & l'on vit, avec plaisir, la sensible Angélique oublier les intérêts de sa passion, pour ne voir, dans son pere mort, que l'objet de sa douleur & de ses regrets. Les médecins ne sont point épargnés dans cette pièce ; Moliere ne s'y borne pas à les plaisanter, il attaque le fond (e) de leur art, par le rôle de Béralde, comme, dans celui du malade imaginaire, il joua la foiblesse la plus universelle de l'homme, l'amour

LA COMTESSE
D'ESCARBAGNAS, comédie-
ballet, en plu-
sieurs actes en
prose, représentée à saint Ger-
main en Laye,
au mois de dé-
cembre 1671, &
à Paris, en un
acte, sans inter-
mèdes, sur le
théâtre du pa-
lais royal, le 8
juillet de la mê-
me année.

PASTORALE
comique.

LE MALADE
IMAGINAIRE,
comédie-ballet,
en trois actes en
prose, avec un
prologue, re-
présentée à Pa-
ris sur le théâtre
du palais royal,
le 10 février
1671.

(e) Tout le monde sait la réponse que Moliere fit à Louis XIV, qui, le voyant un jour à son dîner avec un médecin nommé Mauvillain, lui dit, *Vous avez un médecin, que vous faites-il ?* Il répondit Moliere, nous raisonnons ensemble : si on ordonne des remèdes, je ne les fais point ; & je guéris. Mauvillain étoit ami de Moliere, & lui fournissait les termes d'art dont il avoit besoin. Son fils, qui vit encore aujourd'hui, obtint à la sollicitation de Moliere, un canonicat de Vin-
ceudes. Voyez troisième placet sur Tarrag.

I MEMOIRES SUR LA VIE

inquiet de la vie, & les soins trop multipliés pour la conserver. Il jouë même la faculté en corps dans le troisième intermède, qui, quoique mieux lié au sujet que les deux premiers, n'en est pas plus vraisemblable.

Le jour qu'il devoit représenter le *malade imaginaire* pour la troisième fois, il se sentit plus incommodé qu'à l'ordinaire du mal de poitrine auquel il étoit sujet, & qui, depuis longtemps, l'assujettissoit à un grand régime, & à un usage fréquent du lait. Ce mal avoit dégénéré en fluxion, ou plutôt en toux habituelle. (f) Il exigea, ce jour-là, de ses camarades que l'on commençât la représentation à quatre heures précises. Sa femme & Baron le pressèrent de prendre du repos, & de ne point jouer. Hé, *que feront*, leur répondit-il, *tant de pauvres ouvriers ! Je me reprocherois d'avoir négligé un seul jour de leur donner du pain.* Les efforts qu'il fit pour achever son rôle, augmentèrent son oppression ; & l'on s'aperçut qu'en prononçant le mot *juro*, dans le divertissement du troisième acte, il lui prit une convulsion, qu'il tâcha en vain de déguiser aux spectateurs par un ris forcé. On le porta chez lui, dans la maison, rue de Richelieu, * où sa toux augmenta considérablement, & fut suivie d'un vomissement de sang qui le suffoqua. Il mourut le vendredi 17 de février 1673, âgé de cinquante-trois ans, entre les bras de deux de ces sœurs religieuses, qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il avoit retirées chez lui.

(f) Presque y fait allusion dans *Tartare*, acte II, scène VI, en disant à Harpagon, que Molière représentait, *Cela n'est rien. Faire fluxion ne vous fait point mal, & vous aura grace à passer.*

* Va-t-en vis la fontaine, du côté qui donne sur le jardin du palais royal.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. 1j

Le Roi, touché de la perte d'un si grand homme, & voulant lui donner, même après sa mort, une nouvelle marque de sa protection, engagea l'archevêque (g) de Paris, à ne lui pas refuser la sépulture dans un lieu saint. Ce prélat, après des informations exactes sur la religion & sur la probité de Moliere, permit qu'il fût enterré à saint Joseph, qui est une aide de la paroisse de saint Eustache.

La foule qui s'étoit attroupée devant la porte du mort, le jour qu'on le porta en terre, détermina la veuve à faire jeter de l'argent ; & cette populace, qui auroit peut-être insulté au corps de Moliere, l'accompagna avec respect. Le convoi se fit tranquillement le mardi 21 de février, à la clarté de plus de cent flambeaux portés par ses amis.

Il n'a laissé qu'une fille ; & sa veuve épousa dans la suite le comédien Détriché, connu sous le nom de Guérin.

La (h) femme d'un des meilleurs comiques que nous ayons eu, nous a donné ce portrait de Moliere. *Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre ; il avoit la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs & forts, & les divers mouvemens qu'il leur donnoit lui rendoient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractère, il étoit doux, complaisant, généreux. Il aimoit fort à haranguer ; & , quand il lisoit ses pièces aux comédiens, il vouloit qu'ils y amenassent leurs enfans, pour tirer des conjectures de leurs mouvemens naturels.*

(g) Voyez note 10, sur l'épître 3 de Despreaux, Amst. in-folio, 1728, tome premier, p. 218.

(h) Mademoiselle Paillasson fille de du Croy, comédien de la troupe de Moliere : elle a joué le rôle d'une des Graces dans *Pfiste* en 1671.

Lj MEMOIRES SUR LA VIE

A considérer le nombre des ouvrages (i) que Moliere a composés dans l'espace d'environ vingt années, au milieu de tant d'occupations différentes qui faisoient partie de ses devoirs, on croira plutôt, avec Despreaux, (k) que *la rime venoit le chercher*, qu'on n'ajoutera foi à ce qu'avance un auteur, (l) que Moliere travailloit difficilement : & l'on y admirera ce génie vaste, dont la fécondité cultivée & enrichie par une étude continuelle de la nature, a enfanté tant de chef-d'œuvres.

Semblable au peintre habile, qui, toujours attentif à remarquer, dans les expressions extérieures des passions, les mouvemens & les attitudes qui les caractérisent, rapporte à son art toutes ses observations ; Moliere, pour nous donner sur la scène un tableau fidèle de la vie civile, dont le théâtre est l'image, étudioit avec soin le geste, le ton, le langage de tous les sentimens dont l'homme est susceptible dans toutes les conditions. C'est à cet esprit de réflexion, prêt à s'exercer sur tout ce qui se passoit sous les yeux, c'est à l'attention extrême qu'il apportoit à examiner les hommes, & au discernement exquis avec lequel il sçavoit démêler les principes de leurs actions, que ce grand homme a dû la connoissance parfaite du cœur humain,

(i) Outre les ouvrages qu'on a rassemblés dans cette édition, & plusieurs pièces qu'il avoit composées pour la province, il avoit laissé quelques fragmens de comédies qu'il devoit achever, & même quelques-unes entières. La veuve de Moliere les avoit remises au comédien la Grange : on ne sçait ce qu'elles sont devenues. [Voyez Grimarest page 310.] Il avoit aussi traduit presque tout Lucrèce. Voyez le même page 311, & remarques sur la lettre 1 de Despreaux, in-folio, Amsterdam, page 10, tome premier, 1713.

(k) Voyez ép. II, de Despreaux.

(l) Voyez vie de Moliere, par Grimarest, page 43.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. liij

Si on lui a reproché de s'être répété quelquefois, comme dans la scène (m) des deux marquis du *misanthrope*, imitée en partie de celle (n) de Valere & d'Erasme dans le *dépit amoureux* ; si Clitandre, dans l'*amour médecin*, (o) produit à peu près le même incident qu'Adrasle dans le *sicilien*, (p) on peut du moins, dans la comparaison de ces scènes, remarquer le progrès du génie & des talens de Moliere. Ce progrès ne se fait jamais mieux sentir, que par le parallèle des idées semblables, qu'un même auteur a exprimées en différens tems. Mais il ne faut point confondre les deux scènes de l'*amour médecin*, & du *sicilien*, que nous venons de citer, avec d'autres qui y ont quelque rapport. Clitandre & Adrasle, à la faveur de leur déguisement, trouvent le moyen d'entretenir leurs maîtresses en particulier, quoique Sganarelle & Dom Pédre soient sur la scène : (q) dans l'*étourdi*, (r) dans l'*école des maris*, (s) dans le *malade imaginaire*, des amans, qui ne peuvent s'expliquer autrement, déclarent tout haut leur passion à l'objet aimé, en présence même des personnes à qui ils ont intérêt de cacher leurs sentimens. Ces dernières scènes, plus fines & plus piquantes que les premières, se ressemblent encore moins entre elles par le tour. Moliere arrive au même but, mais par diverses routes, plus ingénieuses & plus comiques l'une que l'autre. Quelle étendue & quelles ressources dans l'esprit ne faut-il pas

(m) Acte III, scène I. (n) Acte I, scène III.

(o) Acte III, scène V. (p) Scène XII.

(q) Acte I, scène IV.

(r) Acte II, scène XIV.

(s) Acte II, scène VI.

liv MEMOIRES SUR LA VIE

avoir, pour varier avec art les mêmes fonds, & pour les reproduire sous d'autres points de vûe, avec des couleurs différentes & toujours agréables?

La fécondité de Moliere est encore plus sensible dans les sujets qu'il a tirés des auteurs anciens & modernes, ou dans les traits qu'il a empruntés d'eux. Toujours supérieur à ses modèles, & , en cette partie, égal à lui-même, il donnoit une nouvelle vie à ce qu'il avoit copié. Les modèles disparoissoient, il devenoit original. C'est ainsi que Plaute & Térence avoient imité les grecs. Mais les deux poètes latins, plus uniformes dans le choix des caractères, & dans la manière de les peindre, n'ont représenté qu'une partie des mœurs générales de Rome. Le poète françois a non seulement exposé sur la scène les vices & les ridicules communs à tous les âges & à tous les pays, il les a peints encore avec des traits tellement propres à la nation, que ses comédies peuvent être regardées comme l'histoire des mœurs, des modes, & du goût de son siècle; avantage qui distinguera toujours Moliere de tous les auteurs comiques.

Comme ses ouvrages ne sont pas tous du même genre, il ne faut pas, pour en juger sainement, partir des mêmes principes. Dans les premières comédies d'intrigue, il se conforma à l'usage qui étoit alors établi sur le théâtre françois, & crut devoir ménager le goût du public, accoutumé à voir réunis dans un même sujet, les incidens les moins vraisemblables; c'est plutôt un vice du tems, qu'un défaut de l'auteur. Dans les pièces qu'il préparoit à la hâte pour

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. Iv

des fêtes ordonnées par Louis XIV, il a quelquefois sacrifié une partie de sa gloire à la magnificence, à la variété du spectacle, & aux ornemens que la musique & la danse y devoient ajoûter. Uniquement rempli du désir d'exécuter promptement les ordres du Roi, il ne songeoit qu'à répondre, du moins par son zèle, à la confiance que lui témoignoit ce Prince, en le chargeant du soin de l'amuser. Il n'a pas même crû avilir son talent, en se prêtant au peu de délicatesse de la multitude, dans ces pièces, dont les caractères chargés plaisent toujours au plus grand nombre, & où les gens de goût, sans en approuver le genre, remarquoient des traits que l'usage a consacrés, & a fait passer en proverbes. D'ailleurs, une critique trop sévère ne s'accordoit guères avec l'intérêt d'une troupe que la gloire seule ne conduisoit pas, & qui ne jugeoit du mérite d'une comédie, que par le nombre des représentations, & par l'affluence des spectateurs. Ce sont apparemment ces espèces de farces, qu'il lisoit à sa servante, pour juger, par l'impression qu'elle en recevoit, de l'effet que la représentation produiroit sur le théâtre. Il est peu vraisemblable qu'il l'ait consultée, sur *le misantrope* ou sur *les femmes savantes*.

Ces deux pièces, dont le genre même étoit inconnu à l'antiquité, sont celles que le public a reçues avec le moins d'empressement, & cependant celles dont il attendoit l'immortalité, & qui, ainsi que *l'école des femmes* & *Tartuffe*, la lui assûrent. L'art caché sous des graces simples & naïves, n'y emploie que des expressions claires & élégantes, des pensées justes & peu recherchées, une plaisanterie noble & ingénieuse pour

lvj MEMOIRES SUR LA VIE

peindre & pour développer les replis les plus secrets du cœur humain. C'est enfin par elles, que Moliere a rendu en France la scène comique supérieure à celle des grecs & des romains.

La nature, qui lui avoit été si favorable du côté des talens de l'esprit, lui avoit refusé ces dons extérieurs, si nécessaires au théâtre, sur tout, pour les rôles tragiques. Une voix sourde, des inflexions dures, une volubilité de langue qui précipitoit trop sa déclamation, le rendoient, de ce côté, fort inférieur aux acteurs de l'hôtel de Bourgogne. Il se fit justice, & se renferma dans un genre où ces défauts étoient plus supportables. Il eut même des difficultés à surmonter pour y réussir, & ne se corrigea de cette volubilité, si contraire à la belle articulation, que par des efforts continuels, qui lui causerent un hoquet qu'il a conservé jusqu'à la mort, & dont il sçavoit tirer parti en certaines occasions. Pour varier ses inflexions, il mit le premier en usage certains tons inusités, qui le firent d'abord accuser d'un peu d'affectation, mais auxquels on s'accoutuma. Non seulement il plaisoit dans les rôles de Mascarille, de Sganarelle, d'Hali, &c; il excelloit encore dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Arnolphe, d'Orgon, d'Harpagon. C'est alors que, par la vérité des sentimens, par l'intelligence des expressions, & par toutes les finesses de l'art, il séduisoit les spectateurs, au point qu'ils ne distinguoient plus le personnage représenté, d'avec le comédien qui le représentoit; aussi se chargeoit-il toujours des rôles les plus longs & les plus difficiles. Il s'étoit encore réservé l'emploi
d'orateur

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. lvij
d'orateur (r) de sa troupe.

Le soin avec lequel il avoit travaillé à corriger & à perfectionner son jeu, s'étendoit jusques sur ses camarades. *L'impromptu de Versailles*, dont le sujet est la répétition d'une comédie qui devoit se jouer devant le Roi, est l'image de ce que Moliere faisoit probablement dans les répétitions ordinaires des pièces qu'il donnoit au public. Rien de ce qui pouvoit rendre l'imitation plus vraie & plus sensible, n'échappoit à son attention. Il obligea sa femme, qui étoit extrêmement parée, à changer d'habit, parce que la parure ne convenoit pas au rôle d'Elmire convalescente, qu'elle devoit représenter dans *Tartuffe*. Mais il ne se bornoit pas seulement à former ses acteurs; il entroit dans toutes leurs affaires, soit générales, soit particulières, il étoit leur maître & leur camarade, leur ami & leur (u) protecteur; aussi attentif à composer pour eux (x) des rôles qui fissent valoir leurs talens, que soigneux d'attirer dans sa troupe des sujets qui pussent la rendre plus célèbre. On sçait que le bruit des heureuses dispositions du jeune Baron, alors âgé d'environ onze ans, avoit déterminé Moliere à demander au Roi un ordre pour

(r) Chaque troupe avoit, dans ce temps-là, un acteur, qui seul faisoit l'annonce des pièces, & qui harangoit le public dans l'occasion. Moliere, quelques années avant sa mort, avoit cédé cet emploi au comédien la Grange.

(u) Non seulement, en 1665, il obtint pour sa troupe le titre de *troupe du Roi*, avec sept mille livres de pension; mais, sur les instances réitérées de ses camarades, il demanda, & obtint un ordre du Roi, pour qu'aucunes personnes de sa maison n'entraissent à la comédie sans payer. Voyez Grimarest, page 131.

(x) Il avoit du *Craffy* en vue, lorsqu'il composa le rôle de Tartuffe; comme, dans la suite, profitant de la taille & des grâces de Baron encore jeune, il lui déssina le rôle de l'Amour dans *l'École*.

lviii MEMOIRES SUR LA VIE

faire passer cet enfant, de la troupe de la Raifin, (y) dans la sienne. Baron, élevé & instruit par Moliere, qui lui tint lieu de pere, (z) est devenu le Roscius de son siècle. La Beauval quitta la province pour venir briller sur le théâtre du palais Royal.

Moliere, qui s'égayoit, sur le théâtre, aux dépens des foiblesses humaines, ne put se garantir de sa propre foiblesse. Séduit par un panchant qu'il n'eut ni la sagesse de prévenir, ni la force de vaincre, il envisagea la société d'une femme aimable, comme un délassement nécessaire à ses travaux ; ce ne fut pour lui qu'une source de chagrins. Les personnes qui attirent les yeux du public, sont plus exposées que les autres à sa malignité & à ses plaisanteries. Le mariage qu'il contracta avec la fille de la comédienne Béjart, lui fit d'abord éprouver ce que la calomnie (a) a de plus noir. Le peu de rapport entre l'humeur d'un philosophe amoureux, & les caprices d'une femme légère & coquette, répandit, dans la suite, sur ses jours bien des nuages, dont on abusa pour jetter sur lui le ridicule qu'il avoit si souvent joué dans les autres. Il perdit enfin son repos, &

(y) La Raifin, veuve d'un organiste de Troyes, avoit formé une troupe de jeunes enfans, sous le nom de troupe Dauphine ; elle pria Moliere, en 1654, de lui prêter son théâtre pour trois représentations : Moliere, informé du succès qu'avoit eu le jeune Baron les deux premiers jours, résolut, quoiqu'il étoit malade, de se faire porter au palais royal à la troisième représentation, & obtint le lendemain un ordre du Roi, pour faire entrer Baron dans la troupe. Voyez Grimarest, pages 95 & 101.

(z) Baron étoit fils d'un comédien & d'une comédienne de l'hôtel de Bourgogne. Son pere étoit mort au mois d'octobre 1655 ; & sa mere, au mois de septembre 1662. Voyez Mufe historique de Lorei, lettre 40, de l'année 1655, & lettre 15, de l'année 1662.

(a) On disoit que Moliere, qui avoit été amoureux de la Béjart, avoit épousé sa propre fille, mais elle étoit née en Languedoc avant qu'il eût fait connaissance avec la mere ; d'ailleurs, Grimarest assure qu'elle étoit fille d'un gentilhomme d'Avignon, nommé Modène. Voyez page 11.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. lix
la douceur de sa vie ; mais sans perdre aucun des agrémens de son esprit.

Plus heureux dans le commerce de ses amis , il les rassembloit à Auteuil , dès que ses occupations lui permettoient de quitter Paris , ou ne l'appelloient pas à la cour. Estimé des hommes les plus illustres de son siècle , il n'étoit pas moins chéri & caressé des grands. Le maréchal duc de Vivonne vivoit avec lui dans cette familiarité , qui égale le mérite à la naissance. Le grand Condé exigeoit de Moliere de fréquentes visites , & avouoit que sa conversation lui apprenoit toujours quelque chose de nouveau.

Des distinctions si flatteuses n'avoient gâté ni son esprit ni son cœur. Baron lui annonça un jour à Auteuil un homme , que l'extrême misère empêchoit de paroître ; *il se nomme Mondorge , (b) ajouta-t-il. Je le connois , dit Moliere , il a été mon camarade en Languedoc , c'est un honnête homme ; que jugez-vous qu'il faille lui donner ? Quatre pistoles , dit Baron , après avoir hésité quelque tems. Hé bien , reprit Moliere , Je vais les lui donner pour moi , donnez-lui ces vingt autres que voilà.* Mondorge parut , Moliere l'embrassa , le consola , & joignit au présent qu'il lui faisoit , un magnifique habit de théâtre , pour jouer dans les rôles tragiques. C'est par des exemples pareils , plus sensibles que de simples discours , qu'il s'appliquoit à former les mœurs de celui qu'il regardoit comme son fils.

On n'a point inféré dans ces mémoires les traditions populaires , toujours incertaines , & souvent fausses , ni les faits étrangers ou peu intéressans , que l'auteur de la vie de

(b) Son nom de famille étoit Mignot.

lx MEMOIRES SUR LA VIE

Moliere a rassemblés. Celui dont Charpentier , fameux compositeur de musique a été témoin , & qu'il a raconté à des personnes dignes de foi , est peu connu , & mérite d'être rapporté. Moliere revenoit d'Auteuil avec ce musicien. Il donna l'aumône à un pauvre , qui , un instant après , fit arrêter le carrosse , & lui dit , *Monsieur , vous n'avez pas eu dessein de me donner une pièce d'or. Où la vertu va-t-elle se nicher !* s'écria Moliere , après un moment de réflexion , *tien , mon ami , en voilà une autre.*

On ne peut mieux finir ces mémoires , que par ces vers de Despréaux. (c)

*Avant qu'un peu de terre , obtenu par prière ,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere ,
Mille de ces beaux traits , aujourd'hui si vantés ,
Furent des fots esprits , à nos yeux , rebutés.
L'ignorance & l'erreur , à ses naissantes pièces ,
En habits de marquis , en robes de comtesses ,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau ;
Et se couvoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scène plus exacte ,
Le vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un , défenseur zélé des bigots mis en jeu ,
Pour prix de ses bons mots , le condamnoit au feu.
L'autre , fougueux marquis , lui déclarant la guerre ,
Vouloit venger la cour immolée au parterre.
Mais si-tôt que , d'un trait de ses fatales mains ,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains ,*

(c) Epître VII , à monsieur Racine.

ET LES OUVRAGES DE MOLIERE. lxi

On reconnut le prix de sa muse éclipsee.

L'aimable comédie , avec lui terrassée ,

En vain , d'un coup si rude , espéra revenir ,

Et , sur ses brodequins , ne put plus se tenir.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de monseigneur le Garde des Sceaux, les ouvrages de Molière, avec les augmentations qui ont été ajoutées à cette nouvelle édition. A Paris ce 23 juin 1714. JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amis & freres, conseillers les gens tenant nos cours de parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand conseil, prévôt de Paris, baillifs, sénéchaux, leurs lieutenans civils, & autres nos justiciers qu'il appartiendra, salut. Notre bien aimé MICHAËL-ERENNE DAVIN, libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire réimprimer & donner au public, les ouvrages de son oncle, tant en prose qu'en vers ; l'histoire universelle du feu sieur évêque de Meaux avec la continuation ; les œuvres de Pierre & Thomas Corneille ; la géographie du sieur Robbe avec les cartes ; les œuvres du sieur de Fenelon ; les œuvres du père Malebranche ; le nouveau testament du père Soufflete, prêtre de l'Oratoire ; les évangiles & épiques de sainte l'année, & l'ordinaires de la messe du même auteur ; les œuvres du sieur Racine ; journal des audiences ; œuvres de Molière avec sa vie ; instruction pour les jeunes frères & pères par le sieur de la Quintinie ; œuvres de Molière ; histoire de Dom Quichotte, avec la suite de Avellaneda ; œuvres du sieur de saint Evremont ; œuvres de madame de Villiers ; les contes des frères, par M. Dames ; fables mises en vers par le sieur de l. Fontaine ; lois civiles par Domet ; histoire de la bible par Ruyssant ; l'histoire de l'empire par le sieur Hef ; mais comme il ne les peut faire réimprimer sans s'engager à de très-grands frais, il nous a très-humblement fait supplier de vouloir, bien pour l'en dédommager, lui accorder nos lettres de continuation de privilège sur ce nécessaires. A C E A CAUSES, voulant favorablement traiter ledit exposant, & lui donner moyen de continuer à réimprimer ou faire réimprimer les grands ouvrages ci-dessus énoncés, & qui sont très-utiles au public pour l'avancement des sciences & des belles lettres ; nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces présentes de faire imprimer lesdits livres ci-dessus énoncés, en trois volumes, forme, marge, caractère, & de toute grandeur qu'il jugera à propos, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume, pendant le terme de vingt années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes ; faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous libraires, imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits livres ci-dessus mentionnés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangère ou autrement, sans le consentement par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont moitié à nous, un tiers au hôte-Dieu de Paris, l'autre tiers audit exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des libraires & imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ces livres sera faite dans notre royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux réglemens de la librairie, & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui ont servi de copie à l'impression desdits livres, seront remis dans le même état où les approbations y auront été données, et mains de notre très-cher & féal chancelier, chancelier de France, le sieur Daguesseau, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre bibliothèque publique, un dans celle de notre châteaude-louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal chancelier, chancelier de France, le sieur Daguesseau ; le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire pour l'exécution ou les ayez exécuté pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits livres, soit tenue pour dûment signée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & freres conseillers & secrétaires, soit jointe comme à l'original. Comman-dons au premier noter huissier ou lieutenant de faire pour l'exécution d'icelles, sous ailes seings & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de faux, châtie normande & lettres à ce contraires : CAS tel est notre plaisir. DONNE à Paris le vingt-huitième jour du mois de juillet, l'an de grace mil sept cents vingt, & de notre règne le cinquiesme. Par le Roi en son conseil. Signé, FOUQUET.

Approuvé par le sieur de la communauté des libraires & imprimeurs de Paris, page 413, n. 413, conformément aux réglemens, & mandement à l'arrêt du conseil du 13 août 1703. A Paris le 25 juillet 1714. Signé, DE LAUNIE, Syndic.

TABLE

TABLE GÉNÉRALE.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT.

MÉMOIRES sur la vie & les ouvrages de Moliere,
par m. de la Serre.

L'ÉTOURDI, ou LES CONTRE-TEMPS,
comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris sur
le théâtre du petit Bourbon, le 3 décembre 1658.

LE DÉPIT AMOUREUX, comédie en cinq
actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du petit
Bourbon, au mois de décembre 1658.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES, comédie
en un acte en prose, représentée à Paris sur le théâtre
du petit Bourbon, le 18 novembre 1659.

SGANARELLE, ou LE COCU IMAGINAIRE,
comédie en trois actes en vers, représentée à Paris sur
le théâtre du petit Bourbon, le 28 mars 1660.

lxvj TABLE GENERALE.

TOME SECONDE.

DOM GARCIE DE NAVARRE , ou LE
PRINCE JALOUX, comédie héroïque en cinq
actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du palais
royal, le 4 février 1661.

L'ÉCOLE DES MARIS, comédie en trois actes
en vers, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal,
le 24 juin 1661.

LES FÂCHEUX, comédie - ballet en trois actes en
vers, représentée à Vaux au mois d'aoust 1661, & à
Paris, sur le théâtre du palais royal, le 4 novembre de
la même année.

L'ÉCOLE DES FEMMES, comédie en cinq actes
en vers, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal,
le 26 décembre 1662.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,
comédie en un acte en prose, représentée à Paris sur le
théâtre du palais royal, le premier juin 1663.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, comédie
en un acte en prose, représentée à Versailles le 14 octobre
1663, & à Paris, sur le théâtre du palais royal, le 4
novembre de la même année.

TABLE GENERALE. Ixvij

TOME TROISIÈME.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE, comédie-ballet,
(le premier acte & la première scène du second, en vers,
le reste en prose,) représentée à Versailles le 8 mai
1664, & à Paris, sur le théâtre du palais royal, le 9
novembre de la même année.

FÊTES DE VERSAILLES en 1664.

LE MARIAGE FORCÉ, comédie-ballet en un
acte en prose, représentée au louvre le 29 janvier 1664,
& à Paris, sur le théâtre du palais royal, avec quelques
changemens, le 15 novembre de la même année.

LE MARIAGE FORCÉ, ballet du Roi.

DOM JUAN, ou LE FESTIN DE PIERRE,
comédie en cinq actes en prose, représentée à Paris sur
le théâtre du palais royal, le 15 février 1665.

L'AMOUR MÉDECIN, comédie en trois actes
en prose, avec un prologue, représentée à Versailles le
15 septembre 1665, & à Paris, sur le théâtre du palais
royal, le 22 du même mois.

LE MISANTROPE, comédie en cinq actes en
vers, représentée à Paris, sur le théâtre du palais royal,
le 4 juin 1666.

Lxviij **TABLE GENERALE.**

TOME QUATRIÈME.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, comédie en trois actes en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 6 août 1666.

MÉLICERTE, pastorale héroïque en vers, représentée à saint Germain en Laye, au mois de décembre 1666, dans le *ballet des muses*.

FRAGMENT D'UNE PASTORALE comique, représentée à saint Germain en Laye, au mois de décembre 1666, dans le *ballet des muses*, à la suite de Mélicerte.

LE SICILIEN, ou L'AMOUR PEINTRE, comédie-ballet en un acte en prose, représentée dans le *ballet des muses*, à saint Germain en Laye, au mois de janvier 1667, & à Paris, sur le théâtre du palais royal, le 10 juin de la même année.

TARTUFFE, ou L'IMPOSTEUR, comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 5 août 1667, & depuis, sans interruption, le 5 février 1669.

AMPHITRION, comédie en trois actes en vers, avec un prologue, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 13 juin 1668.

TABLE GENERALE. lxi
TOME CINQUIÈME.

L'AVARE, comédie en cinq actes en prose, représentée sur le théâtre du palais royal, le 9 septembre 1668.

GEORGE DANDIN, ou LE MARI CONFONDU, comédie en trois actes en prose, représentée avec des intermèdes à Versailles le 15 juillet 1668, & à Paris, sans intermèdes, sur le théâtre du palais royal, le 9 novembre de la même année.

FÊTE DE VERSAILLES en 1668.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, comédie-ballet en trois actes en prose, représentée à Chambord, au mois d'octobre 1669, & à Paris, sur le théâtre du palais royal, le 15 novembre de la même année.

LES AMANS MAGNIFIQUES, comédie-ballet en cinq actes en prose, représentée à saint Germain en Laye, au mois de février 1670, sous le titre de *diversissement royal*.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, comédie-ballet en cinq actes en prose, représentée à Chambord, au mois d'octobre 1670, & à Paris, sur le théâtre du palais royal, le 29 novembre de la même année.

lxx TABLE GENERALE.

TOME SIXIÈME.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, comédie en trois actes en prose, représentée à Paris, sur le théâtre du palais royal, le 24 mai 1671.

PSICHÉ, tragédie-ballet en cinq actes en vers, représentée à Paris au palais des tuileries pendant le carnaval 1670, & sur le théâtre du palais royal, le 24 juillet 1671.

LES FEMMES SÇAVANTES, comédie en cinq actes en vers, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 11 mars 1672.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, comédie-ballet en plusieurs actes en prose, représentée à saint Germain en Laye, au mois de février 1672, & à Paris en un acte, sans intermèdes, sur le théâtre du palais royal, le 8 juillet de la même année.

PASTORALE comique.

LE MALADE IMAGINAIRE, comédie-ballet en trois actes en prose, avec un prologue, représentée à Paris sur le théâtre du palais royal, le 10 février 1673.

REMERCIEMENT AU ROI.

LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.

Fin de la table générale.